



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



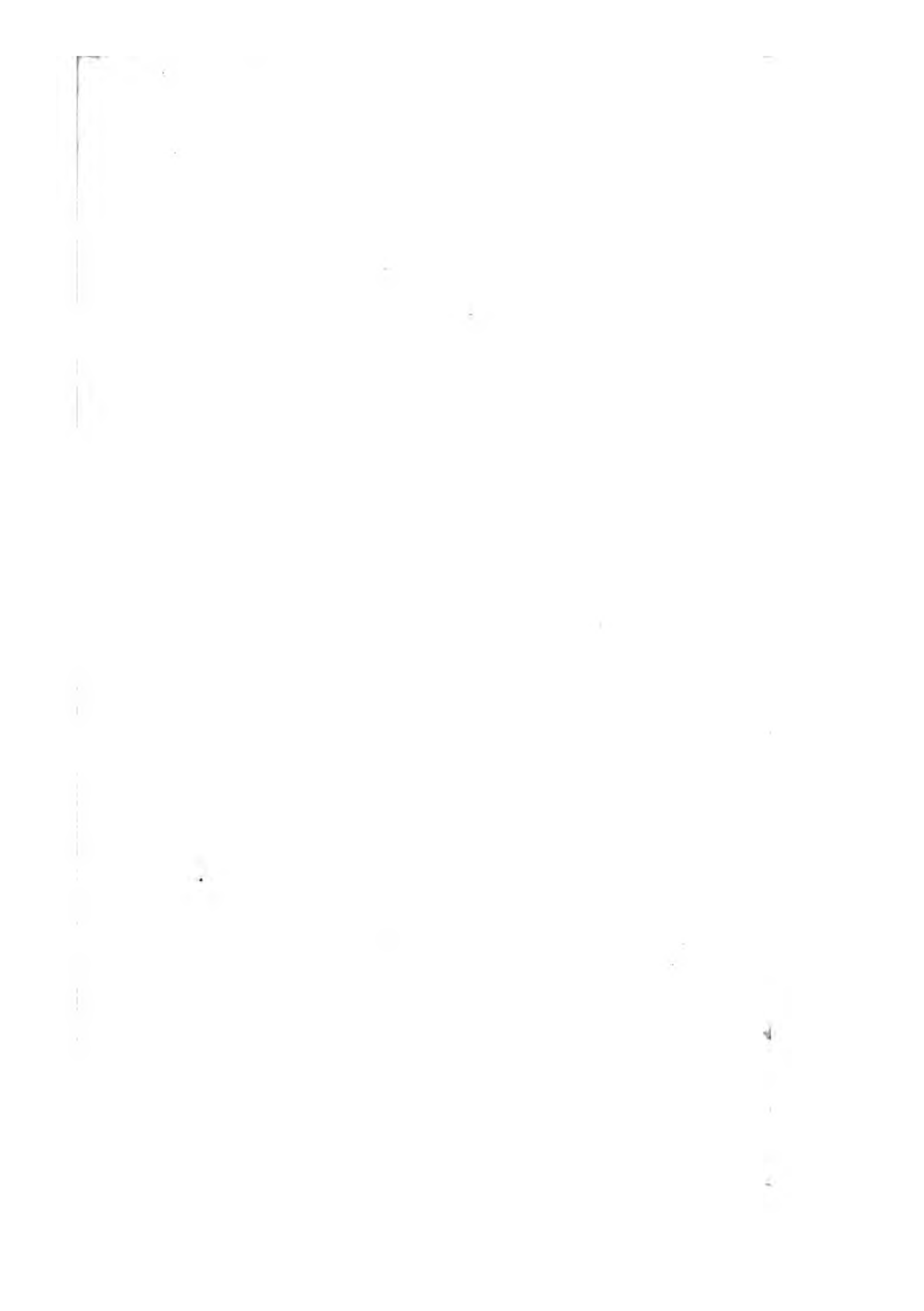
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.







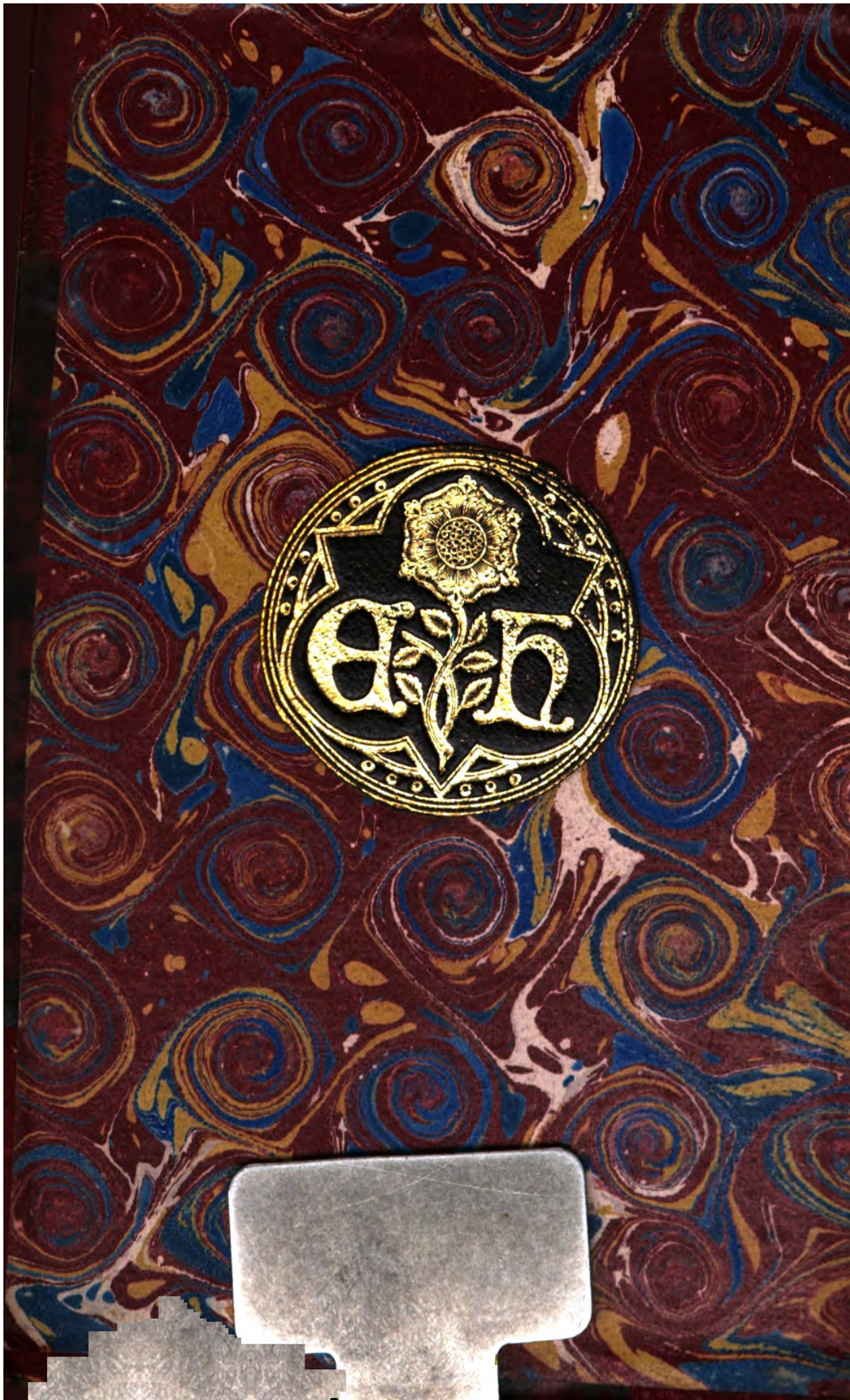




LE GRAND ALCANDRE

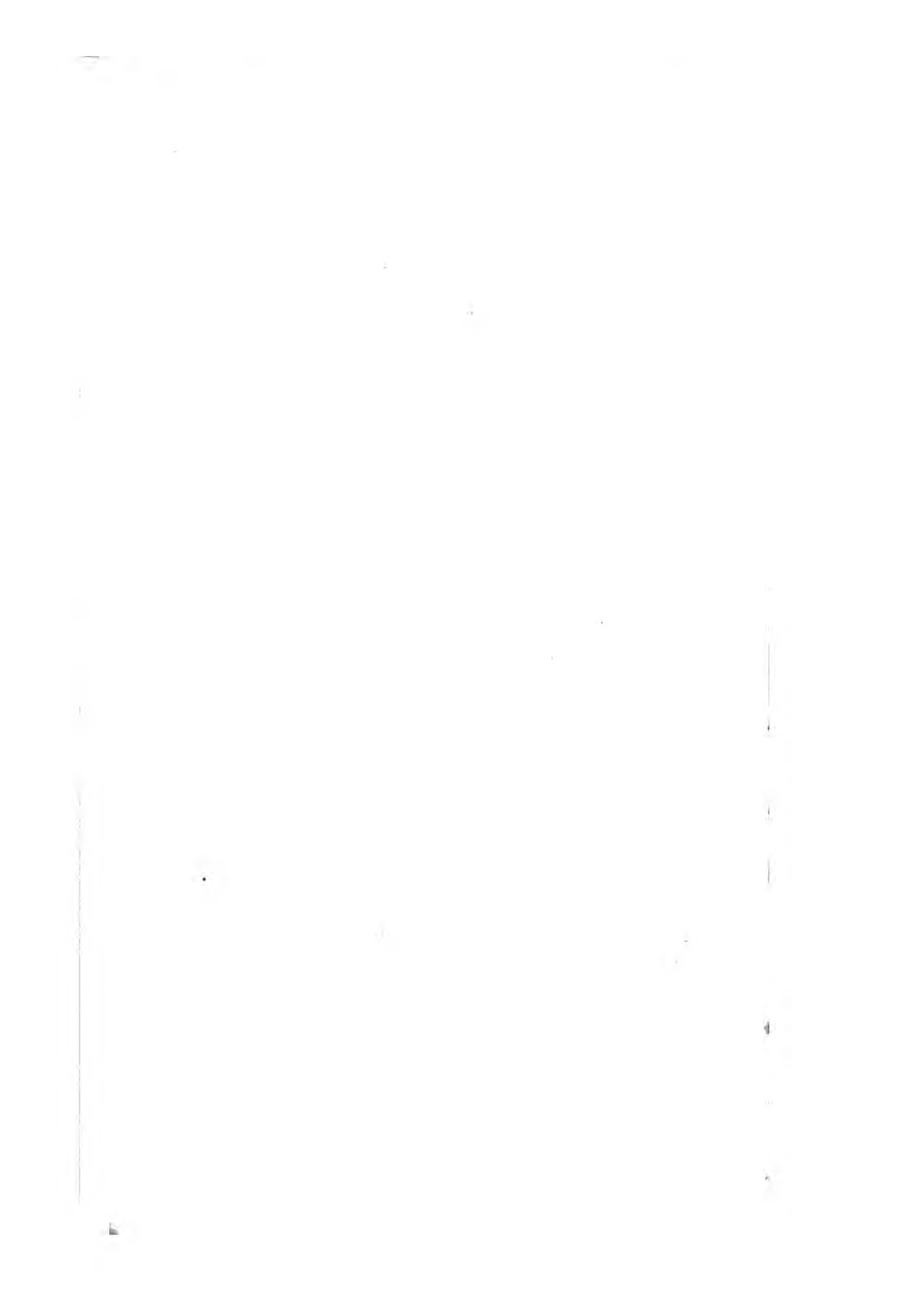
FRUSTRE











LE GRAND ALCANDRE

FRUSTRÉ



RARETÉS BIBLIOGRAPHIQUES

TIRÉES A CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS.

Exemplaire N° 41.

VINCENT BONA, Imprimeur de S. M., à TURIN.

LE GRAND
ALCANDRE FRUSTRÉ

*Réimpression textuelle faite sur l'édition de 1696,
avec une Notice Bibliographique*

PAR P. L. JACOB, BIBLIOPHILE



SAN REMO
CHEZ J. GAY ET FILS, ÉDITEURS

—
1874





NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

On a lieu d'être surpris que l'auteur du *Manuel du Libraire* n'ait pas décrit ni cité, dans son ouvrage tant de fois remanié et perfectionné, ce petit livre, qui est rare et peu connu, et qui mérite de prendre un rang distingué dans la série des romans historico-satiriques relatifs aux amours de plusieurs grands personnages des temps modernes.

Le Grand Alcandre frustré a été pourtant oublié dans toutes les collections de ces romans historico-satiriques, concernant l'histoire galante de la cour de France à diverses époques, collections en tête desquelles figure l'ouvrage attribué à Mlle de Guise : *les Amours du Grand Alcandre*, qui n'était autre que Henri IV. C'a été justice de donner aussi à Louis XIV ce sobriquet de *grand Alcandre*, qui est devenu synonyme d'*Hercule* dans la langue de la galanterie royale. Nous avouons pourtant ne pas savoir dans quel roman

•

ou dans quel ballet a été pris le nom du *grand Alcandre*, que Henri IV et Louis XIV ont illustré à différents titres.

On connaît *le Divorce royal ou Guerre civile dans la famille du grand Alcandre*, dont il n'existe pas d'édition séparée, mais qui a été recueilli dans *la France galante, ou Histoire amoureuse de la Cour* (Cologne, 1696, six parties in-12). C'est une conversation aigre-douce entre M^{me} de Montespan et M^{me} de Maintenon. On connaît *les Conquestes amoureuses du grand Alcandre dans les Pays-Bas, avec les intrigues de la Cour* (Cologne, Pierre Bernard (Holl.), 1684 ou 1689, in-12). Mais on ne connaît pas *le Grand Alcandre frustré*, quoique ce livret ait été réimprimé plusieurs fois en Hollande.

La première édition paraît être celle que Pieters aurait pu mentionner dans l'appendice de ses *Annales de l'imprimerie elzévirienne*, car elle a tous les caractères d'une édition sortie de cette imprimerie, moins les fleurons, et elle porte la sphère sur son titre rouge et noir : *A Cologne, chez Pierre Marteau, 1696, pet. in-12 de 208 pages, y compris le titre et l'avertissement*. La réimpression tout à fait identique sous le rapport du texte, est donnée comme une *nouvelle édition revue et corrigée, à Montauban, chez S. Alary, 1719, pet. in-12 de 204 pages, outre cinq feuillets non chiffrés pour le titre, l'avertissement et un Catalogue de quelques livres galans et récréatifs*. Cette édition, malgré sa rubrique, est certainement hollandaise. L'estampe qu'on a placée en tête de ce volume, n'a pas été faite pour l'ouvrage; elle serait fort jolie, si la

gravure n'en était pas usée. On peut supposer, d'après les costumes des personnages, qu'elle est l'œuvre d'un artiste de l'école d'Abraham Bosse. Dans la première édition il y a aussi une figure gravée, mais sans intérêt, bien qu'elle soit signée par Bernard Picard.

Cette première édition se trouvait dans la bibliothèque du duc de La Vallière; elle est maintenant dans celle de l'Arsenal. La réimpression que nous avons décrite était chez Mac-Carthy. Leber avait une édition de *Montauban*, avec la date de 1717: elle doit être aujourd'hui dans la bibliothèque publique de Rouen.

Lenglet Dufresnoy, dans sa *Bibliothèque des romans*, et Fevret de Fontette, dans la *Bibliothèque historique de la France*, du P. Lelong, ne mentionnent pas le *Grand Alcandre frustré*, et par conséquent, n'en ont pas recherché l'auteur. Leber dit que ce roman historique est attribué à Gatien Sandras de Courtils, probablement parce que l'on attribue généralement à ce fécond écrivain français réfugié en Hollande, les *Conquestes amoureuses du grand Alcandre dans les Pays-Bas*.

On lit dans l'avertissement du *Grand Alcandre frustré*: « Tout ce qu'on peut dire de la vérité de cette histoire, c'est qu'ayant été trouvée parmi les papiers d'un homme de qualité après sa mort, on la donne telle qu'on nous l'a envoyée de Paris. Il aurait été à souhaiter que le nom de cette illustre femme y eût été couché tout du long, mais il n'y avoit que la lettre L dans le manuscrit où l'on n'a voulu rien changer. » L'édition de Montauban a inscrit en note *le duc de la Feuillade*, comme étant cet homme de qualité,

dans les papiers duquel on avait trouvé le manuscrit du *Grand Alcandre frustré*. Le duc de la Feuillade est, il est vrai, un des héros du roman, mais comme ce duc ne mourut que le 12 mai 1697, on ne saurait admettre qu'un livre, publié avec la date de 1696, ait été envoyé de France, *après sa mort*.

Il resterait à retrouver quelle est l'héroïne, qui eut à se débattre si longtemps contre « les derniers efforts de l'amour et de la vertu. » Cette comtesse de L. dont le grand Alcandre était devenu si furieusement amoureux, et qu'il ne parvint pas à mettre au nombre de ses maîtresses, est représentée dans le roman, comme une des rivales de M^{me} de Montespan ; il est même facile de fixer l'époque précise, à laquelle se rapporte cette histoire galante, dans laquelle le duc de la Feuillade joua le rôle d'entremetteur. L'amour du grand Alcandre pour la comtesse de L. n'avait pas duré moins de *sept* ans, lorsque la Feuillade chercha l'occasion de favoriser la passion du roi. « Cette occasion s'offrit assez tôt, raconte l'historiographe des travaux de l'Hercule royal, et la Cour étant obligée en ce temps-là d'aller à Fontainebleau, où la reine devoit accoucher du dernier enfant qu'elle eut et qui mourut peu de temps après, la comtesse de L. s'y rendit aussi. » Voilà une date certaine, car la reine accoucha de son dernier enfant, le 14 juin 1672, et cet enfant, qu'on nomma Louis-François, duc d'Anjou, mourut le 4 novembre suivant. L'action de l'histoire galante se passe donc dans le cours de l'année 1672. Cette action est très-intéressante, très-bien conduite, très-vraie, ou si l'on veut, très-vraisemblable. Les scè-

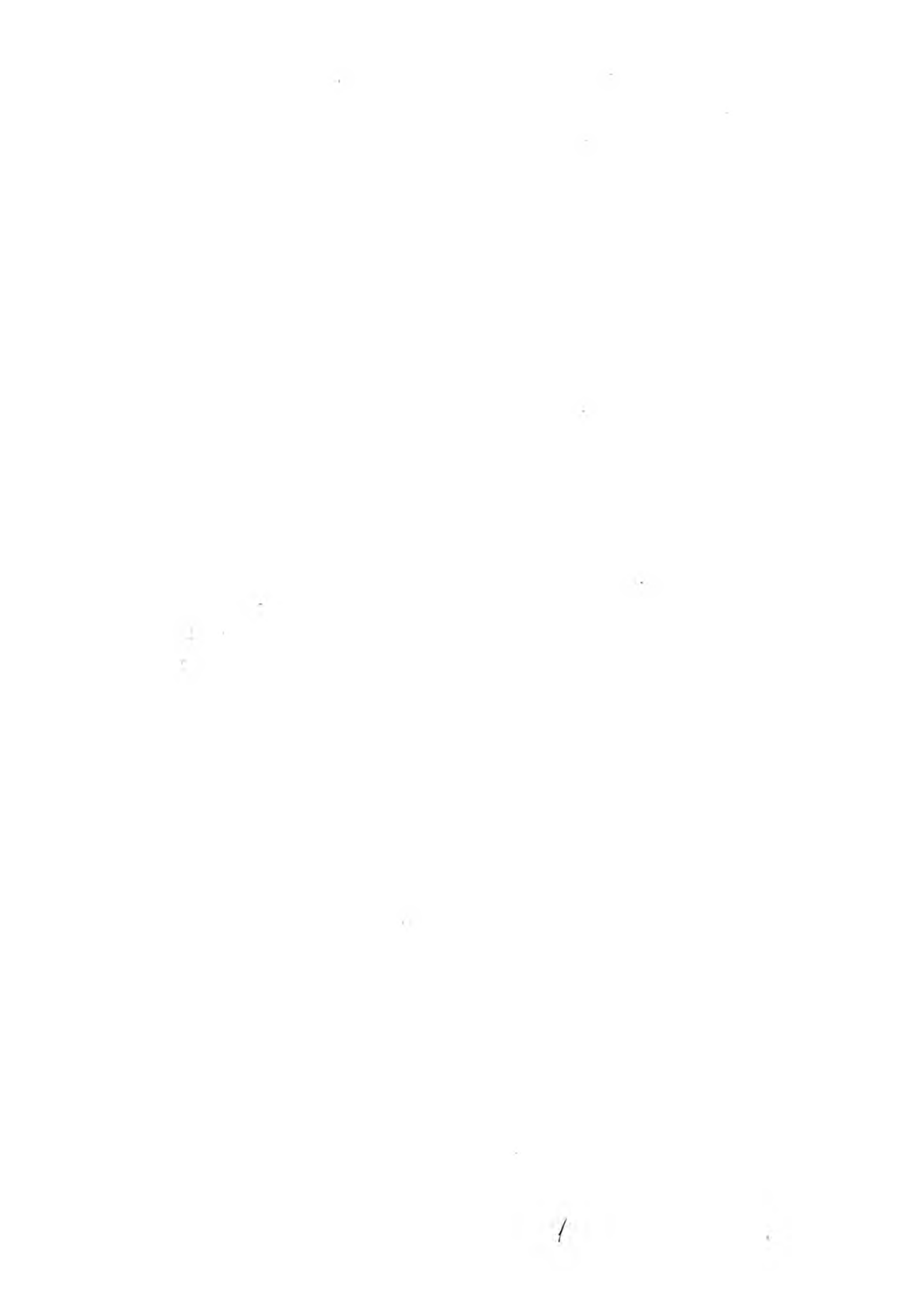
nes sont traitées avec beaucoup d'habileté et de finesse; les dialogues ont une grâce et une délicatesse exquises. On serait tenté d'y voir la plume d'une femme d'esprit, comme il y en avait tant alors, plutôt que celle de Gaiien Sandras de Courtils, qui n'écrivait pas sans agrémens, mais qui, écrivant sans cesse pour les libraires des Pays-bas, n'avait pas le temps de soigner son style. Il faut dire aussi que *M. Sandras* (comme on l'appelait à La Haye) recevait souvent de la cour de France certains manuscrits anonymes, qu'il se contentait de publier comme des ouvrages de lui et que ses libraires lui payaient fort cher. En un mot, *le Grand Alcandre frustré* pourrait bien avoir été composé par M^{me} d'Aulnoy, ou M^{me} de Villedieu, ou Mlle de la Roche Guilhem.

C'est un des plus charmants livres de cette nombreuse famille de romans ou mémoires secrets sur les amours de Louis XIV et de sa cour, romans que Bussy-Rabutin avait inaugurés et mis à la mode par *les Amours des Gaules*. Son titre étrange et inintelligible, *le Grand Alcandre frustré*, a sans doute empêché qu'il eût la vogue des ouvrages analogues, qui ne le valent pas, et qui se trouvent réunis la plupart dans l'édition complète de *l'Histoire amoureuse des Gaules*.

Il resterait à découvrir le nom de la comtesse de L. qui se défend si vertueusement contre les tentatives amoureuses du grand Alcandre. Si le mari de cette dame n'était pas là pour encourager et justifier la résistance de sa chaste moitié, nous n'hésiterions pas à reconnaître la *Belle de Ludre* (Marie Isabelle), qui avait été fiancée avec le duc de Lorraine Charles IX,

toute chanoinesse qu'elle fût dans le chapitre des dames nobles de Poussey. Elle vint à la cour de Louis XIV, où sa beauté et son esprit excitèrent une admiration générale. Elle compta, au nombre de ses adorateurs, le duc de Vivienne, le chevalier de Vendôme, le jeune marquis de Sévigné, et le roi lui-même. Les historiens ne sont pas d'accord sur le genre d'intimité qu'elle eut avec Louis XIV, pendant la faveur de M^{me} de Montespan. Il est possible que cette liaison resta dans les limites de l'amour platonique. La belle de Ludre fut toujours, dit-on, bonne gardienne de sa vertu, et se retira dans une maison religieuse, lorsque le roi eut cessé de l'aimer. Cette retraite claustrale était peut-être à la fois du dépit et du repentir; elle se repentait d'avoir motivé ces paroles de Lauzun, qui ne flattèrent que médiocrement le roi: « Sire, vous avez été plus heureux que Salomon d'avoir trouvé deux femmes chastes, puisque ce prince, tout sage qu'il était, n'en a pu trouver une seule. » Ces deux femmes, ajoute l'auteur du *Grand Alcandre frustré*, étaient la reine et la comtesse de L.

of
Te

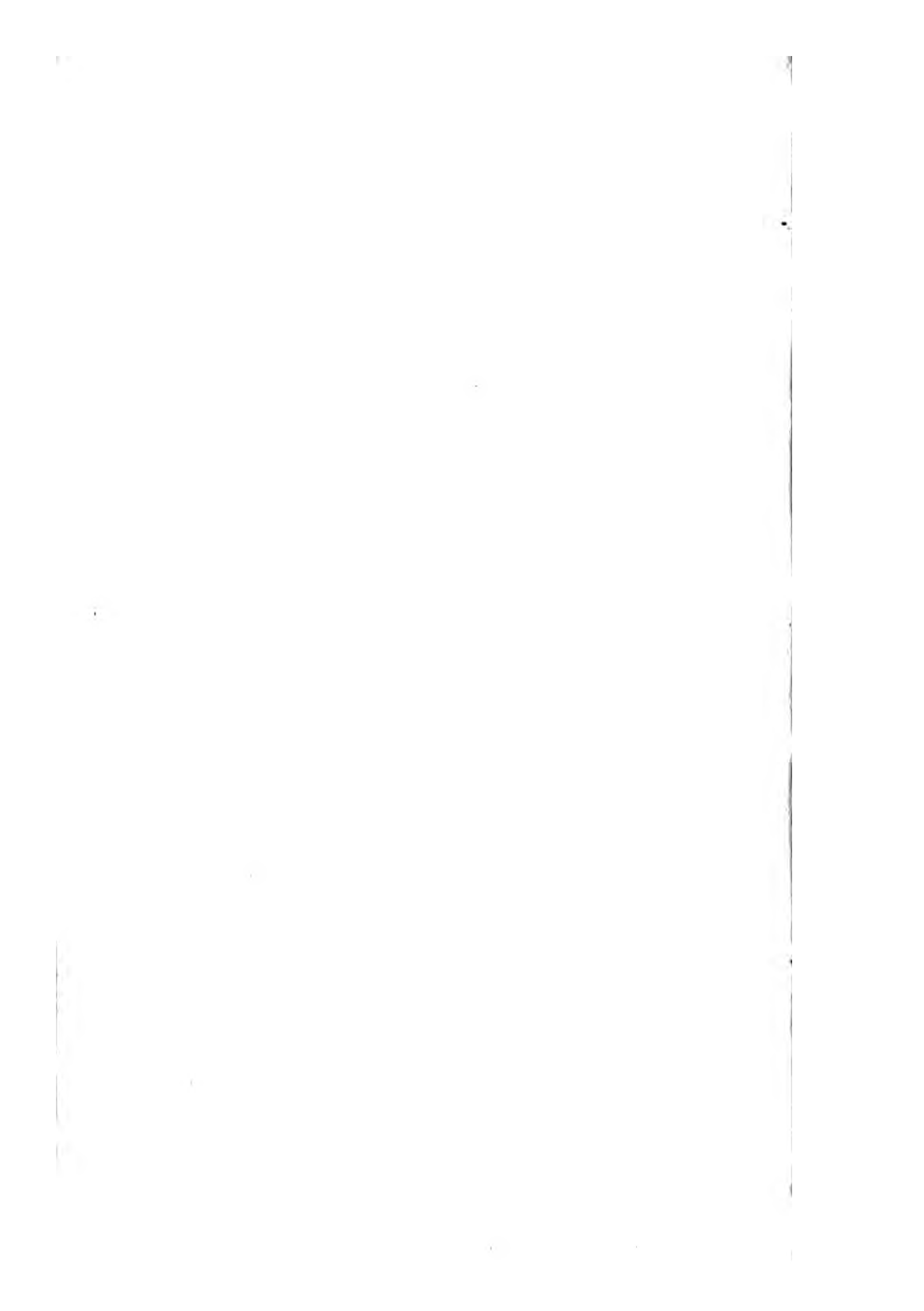


LE GRAND
ALCANDRE
FRUSTRÉ
OU
LES DERNIERS EFFORTS
DE
L'AMOUR ET DE LA VERTU



à COLOGNE
CHEZ PIERRE MARTEAU

—
1696





AVERTISSEMENT

On ne dira pas de cette histoire ce qu'on a dit de plusieurs autres , que c'est toujours la même viande diversement assaisonnée. Le seul titre fait voir d'abord que c'est une pièce nouvelle. Le grand Alcandre n' a point eu jusques ici de maîtresse qui ne se soit rendue, s'il faut ainsi dire , après la première sommation ; au lieu que cette illustre comtesse , dont on fait ici l'histoire , se défend avec une vertu tout à fait héroïque , se tire adroitement de tous les pièges que l'amour lui tend, et en étouffant une passion criminelle , elle gagne l'estime et l'admiration de celui qui la vouloit déshonorer. Il est bien juste qu'après qu'on a exposé aux yeux du public les fautes de celles qui ont fait honte à leur sexe, on lui fasse part de la vertu de cette héroïne, qui en relève l'honneur , et que

nous pouvons mettre au nombre des femmes fortes, puisqu' elle a triomphé de tout ce que l'amour a de plus tendre, de plus fort, et de plus engageant. Tout ce qu'on peut dire de la vérité de cette histoire, c'est qu'ayant été trouvée parmi les papiers d'un homme de qualité après sa mort, on la donne telle qu'on nous l'a envoyée de Paris. Il auroit été à souhaiter que le nom de cette illustre femme y eût été couché tout du long; mais il n'y avoit que la lettre L dans le manuscrit, où l'on n'a voulu rien changer.





LE

GRAND ALCANDRE

FRUSTRÉ

OU LES

Derniers efforts de l'Amour et de la Vertu.

HISTOIRE GALANTE

Tout le monde sçait que Louis XIV étant un jour en belle humeur, dit à quelques-uns de ses courtisans qu'il n'avoit trouvé dans toute sa cour que deux femmes chastes, et qui fussent fidèles à leurs maris. Comme les paroles des rois sont regardées comme des oracles, personne n'osa répliquer, ni en demander davantage; chacun se regarda; mais les mariés baissèrent les yeux, craignant d'en apprendre plus qu'ils ne voudroient, et que leurs épouses ne fussent pas ces deux chastes tourterelles, qui avoient l'approbation de ce grand monarque. Là-dessus le comte de Lauzun qui n'y

avoit point d'intérêt, parce qu'il n'étoit pas marié, prit la parole et dit au roi: *Sire, vous avez été plus heureux que Salomon, d'avoir trouvé deux femmes chastes, puisque ce prince, tout sage qu'il étoit, n'en a pu trouver une seule.*

Ces deux femmes, à ce qu'on a sçu depuis, étoient la reine et la comtesse de L., dont on va décrire les amours secrettes avec ce monarque. Il avoit trop d'intérêt à croire à la fidélité de la reine, pour en douter tant soit peu; et véritablement c'étoit une princesse des plus sages et des plus vertueuses de son siècle, et le roi son époux ne faisoit que lui rendre la justice qui lui étoit dûe. Pour la comtesse, l'intérêt de son amour auroit voulu tout au contraire, qu'il eût pu douter de sa fidélité pour le lien conjugal. Mais il n'avoit que trop de raisons de la croire ferme là-dessus, et si on peut le dire ainsi, une invincible.

Il y avoit longtemps que ce prince brûloit pour elle; mais il n'y avoit encore que ses yeux qui osassent le lui dire. Il la regardoit d'un air tendre et passionné, mais on ne répondoit point à ses regards, et quoique la comtesse comprît assez ce que cela vouloit dire, elle fit toujours semblant de n'entendre pas ce langage mystérieux. Comme elle est naturellement modeste, les yeux du roi qui la rencontroient toujours, la faisoient quelquefois rougir, et cette rougeur qui se répandoit sur ses joues, ne servoit qu'à relever l'éclat de sa beauté, et qu'à

augmenter le feu de ce prince qui n'étoit déjà que trop amoureux. Ce monarque qui étoit expérimenté dans l'art d'aimer, voyoit bien que cette rougeur, qu'il remarquoit sur le visage de sa maîtresse, ne lui présageoit rien de bon, et qu'elle étoit d'une autre espèce que celle que l'amour peint lui-même dans un cœur enflammé, à l'approche de l'objet qu'il aime. Il voyoit, à travers ce voile éclatant, toutes les marques de la pudeur, de la sagesse, de la modestie et de la chasteté; mais il y remarquoit aussi une secrète indignation d'une vertu offensée, qui se voit attaquée par des regards criminels. Des présages si funestes à son amour, le faisoient trembler quelquefois, tout intrépide qu'il est.

Enfin ne pouvant plus renfermer un feu qui devenoit tous les jours plus violent, par le soin qu'il prenoit de le cacher, il résolut de le découvrir au duc de la Feuillade, espérant par là trouver du soulagement, et d'en recevoir quelque conseil salutaire à son amour. — Ne suis-je pas bien malheureux, dit-il un jour à ce duc, d'aimer sans oser le dire, et d'aimer jusqu'à la fureur? — Eh! qui vous empêche, Sire, de parler, lui dit ce fidèle favori? — Le respect, l'amour, la crainte de déplaire à l'objet aimé, lui dit alors ce monarque. — S'il n'y a que cela, lui dit le duc, Sire, parlez, et parlez bientôt, je vous répons que vous serez écouté. Quelle est la dame qui ne s'estimât heureuse de donner des chaînes au plus grand monarque

du monde, et qui ne se fit un plaisir de les soulager, et de les partager même? Avez-vous trouvé jusques ici quelque chose qui osât vous résister? Villes, châteaux, forteresses, ennemis, tout se rend à vous, tout plie sous vos loix, et vous craignez que le cœur d'une femme ose tenir contre un roi toujours victorieux? — Ah! il y a bien de la différence, dit alors le roi. — Oui, sans doute, il y en a, lui répliqua la Feuillade, et il n'est pas besoin ici de tant de machines; vous n'avez qu'à vous montrer, vous n'avez qu'à paroître, vous n'avez qu'à parler, vous n'avez qu'à dire: j'aime, et l'on répondra d'abord à votre amour. Avouez-le, Sire, ajouta-t-il, si vous avez rencontré peu de villes qui vous résistent, vous avez encore moins trouvé de femmes cruelles. — Il est vrai, lui dit le roi, que je n'ai pas sujet de me plaindre de ma mauvaise fortune, et en amour, aussi bien qu'en guerre, les bons succès ont répondu toujours à mes espérances. Mais j'ai entrepris une conquête qui me paroît impossible; cependant, je ne puis m'en désister, et si je n'en viens à bout, je vois bien qu'il y va du repos de ma vie, et peut-être de ma vie même.

Le duc entendant parler ainsi le roi, fut touché de son état, et ce prince qui l'avoit appelé pour lui faire confiance de son amour, lui nomma l'objet qui l'avoit enflammé. — J'avoue, Sire, lui dit alors le duc de la Feuillade, que vous avez quelque sujet de vous défier du suc-

cès de votre entreprise ; cette dame est extrêmement fière , et d'une vertu qui a quelque chose d'austère et de farouche ; mais le temps et l'amour viennent enfin à bout de tout , principalement lorsque tout cela est soutenu par l'éclat d'une couronne et d'une gloire comme la vôtre ; et quand l'amour ne regarderoit pas à toutes ces choses , vous avez outre cela toutes les qualités du corps et de l'esprit , et tout ce qu'il faut enfin pour se faire aimer. — Je veux que cela soit , dit le roi , j'ose me flatter que j'ai tout ce que tu dis là , mais je n'ose me flatter de toucher une insensible.

Mais vous n'avez encore rien tenté , reprit le duc , vous n'avez encore parlé que le langage des yeux ; expliquez-vous d'une autre manière , et vous verrez comment on y répondra. — Je ne le vois déjà que trop , dit le roi , et les yeux de cette cruelle , à qui les miens ont déjà parlé mille fois , ne m'ont répondu que par un silence froid , capable de glacer le cœur le plus enflammé , ou par des regards terribles qui m'ont annoncé l'arrêt de ma mort. — Que savez-vous , Sire , lui dit alors la Feuillade , si l'on ne veut pas vous rendre cette conquête plus précieuse par la résistance , et si on ne se fait pas une espèce de gloire et de vanité , de tenir quelque temps contre les attaques d'un grand roi , auquel jusqu'ici rien ne résiste ? C'est déjà beaucoup , qu'on vous ait entendu , mais c'est encore plus qu'on vous l'aye fait connoître ; car pour

le premier, il n'y a pas la moindre difficulté, les dames entendent d'abord ce qu'on veut leur dire; mais comme elles font semblant de ne l'entendre pas, peut-être par le plaisir qu'elles ont de se le faire répéter souvent, elles ne veulent point avouer qu'elles comprennent un langage, qu'elles savent encore mieux que nous. Ainsi, puisque votre Majesté a déjà parlé, et qu'on lui a fait connoître qu'on entendoit ce qu'elle vouloit dire, c'est déjà un assez grand avancement. Mais il faut s'expliquer d'une autre manière, et les belles exigent de nous qu'on mette tout en usage, avant que de faire la moindre avance. Elles font comme ces gouverneurs de places, qui ayant de l'honneur et de la fidélité pour leur prince, ne veulent se rendre qu'à la dernière extrémité, pour sauver au moins en se rendant, cet honneur qui leur est si cher, et pour ne perdre pas les bonnes grâces de leur maître.

Il en sera ici de même, et la conquête que votre Majesté entreprend, ne se pourra faire qu'à force de temps, de machines, de ruses et de stratagèmes, mais enfin nous en viendrons à bout. C'est une femme fière, qui se fait un point d'honneur de la fidélité qu'elle doit à son mari, qui veut soutenir cet honneur à la pointe de l'épée; mais qui a résolu pourtant de se rendre, quand elle aura fait tout ce que les gouverneurs les plus braves ont accoutumé de faire pour la défense d'une place.

Le roi fut charmé d'entendre raisonner si bien le duc de la Feuillade, qui n'étoit pas moins versé dans les matières d'amour, qu'il étoit expert dans l'art militaire. Dès lors il ne songea plus qu'à faire sa déclaration dans les formes, et qu'à se servir de tous les moyens que l'amour peut suggérer, pour parvenir au but où tendent tous les amans. Mais ce premier pas, qui semble si facile, et que ce prince ne comptoit pour rien dans toutes ses autres amours, ne le fut pas tant qu'il avoit cru. Ce n'est pas que l'occasion ne s'en présentât assez souvent, mais la crainte le retenoit, et c'est peut-être la seule fois que ce monarque a senti cette passion, qui est inconnue aux grands courages. Vingt fois il voulut ouvrir la bouche pour parler de son amour à cette comtesse, et vingt fois sa langue fut comme attachée par un frein qu'il n'eut jamais la force de rompre. Il rencontroit toujours les yeux et le front de cette comtesse, où la vertu paroissoit armée de cette sévérité, qui imprime du respect aux plus grands monarques. Et quand il la vouloit jeter sur des matières de tendresse, pour parler ensuite de la sienne, ce silence froid et austère qu'elle sçavoit si bien observer, rompoit tout à coup cet entretien, empêchoit le roi de le poursuivre, et lui en faisoit chercher un autre qui fût plus du goût de celle à qui il craignoit toujours de déplaire.

C'est une chose qui est peut-être sans exem-

ple, qu'un amant passionné, et surtout un roi, qui ose tout, ait trouvé tant d'occasions de déclarer son amour, et en ait sçu si peu profiter. Mais comme j'ai dit, cette comtesse les éludoit avec tant de dextérité, prenant son air grave et sérieux, que le roi ne sçavoit comment s'y prendre. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que sans avoir recours à la fuite, qui est la ressource ordinaire de celles qui veulent éviter de semblables entretiens, elle n'affectoit pas de se dérober à la présence du roi ; elle alloit son train ordinaire, que le roi se trouvât ou ne se trouvât pas dans les lieux où elle étoit, elle ne faisoit sa visite ni plus courte, ni plus longue qu'elle l'avoit résolu. Elle ne vouloit pas même que le roi crût qu'elle évitoit sa rencontre, de peur qu'il ne regardât cette fuite comme une marque de sa foiblesse, ou de la crainte qu'elle avoit de succomber à l'amour de ce grand monarque. Il sembloit tout au contraire, qu'elle affectât de lui faire voir qu'elle avoit assez de vertu pour résister à toutes ses vaines poursuites. Enfin, elle vivoit avec lui de telle manière, que quoi qu'il ne pût jamais se satisfaire, en lui parlant de ce qu'il avoit dans le cœur, il n'avoit pas sujet de se plaindre d'elle. Tous ses discours étoient sages, retenus, et même obligeans ; elle louoit surtout les vertus du roi, d'une manière si engageante, que ce prince ne put jamais se résoudre à lui donner une espèce de démenti, en lui parlant d'une chose qui alloit contre son devoir.

En sorte qu'au lieu d'une maîtresse que le roi croyoit trouver, il rencontroit une gouvernante, qui lui faisoit des leçons de sagesse, d'honneur, de justice, de probité, et de toutes les vertus ; mais d'une manière dont il ne pouvoit point s'offenser, puisque tout cela étoit assaisonné par des louanges que le roi se sentoit obligé de soutenir.

Cet amant jugea bien par une telle conduite, qu'il n'iroit pas fort vite dans ses amours, puisqu'il n'avoit pas encore fait le premier pas. Peu s'en fallut qu'il ne se rebutât entièrement, et qu'il n'abandonnât le dessein de cette conquête; il lui sembloit même quelquefois qu'il n'étoit plus amoureux; mais son amour étoit comme ces fièvres intermittentes, qui sont d'autant plus violentes dans leur accès, qu'elles ont donné quelque relâche. Quand il se la représentoit avec cet éclat, cette douceur, cette majesté, ces yeux brillans, son cœur étoit tout de flamme. Mais quand il pensoit à cet air sévère, à cette autorité de reine, à cette vertu constante, à cette pudeur incorruptible ; tout son amour se changeoit en estime, ou plutôt en respect et en admiration. Quand il ne faisoit que la regarder, son cœur étoit tout en feu ; mais dès qu'il vouloit lui parler de son amour, il se sentoit tout de glace. La beauté et la vertu de cette comtesse qui éclatoient également dans ses yeux, produisoient ces deux effets contraires dans l'âme du roi.

Cela sembloit tenir quelque chose du charme et de l'enchantement, qu'un amant comme le roi, qui n'étoit pas novice dans ces matières, et qui s'étoit signalé en tant d'occasions amoureuses, s'arrêtât ainsi tout court, sans oser hasarder la première attaque, lui qui avoit monté si souvent à la brèche avec une intrépidité digne d'un Mars. On parle d'un certain nouëment d'aiguillette, qui arrête quelquefois les plus hardis, qui refroidit les plus ardens, qui amollit les plus forts sur le point de jouir de leurs amours, et les en rend tout-à-fait incapables. Il arrivoit au roi quelque chose de semblable, toutes les fois qu'il étoit sur le point de se déclarer à Madame de L..., non pas qu'il fût au cas dont nous venons de parler, il en étoit bien éloigné; mais il éprouvoit le même charme à l'égard de sa langue: lorsqu'il vouloit essayer d'expliquer ses sentimens, et parler de son amour, il sentoit d'abord sa langue liée et son esprit comme perclus. Enfin il se trouvoit dans le même état où étoit Didon et que Virgile nous décrit si bien dans le quatrième de son *Eneide*; cette reine qui n'aimoit pas moins Enée que notre roi aimoit la comtesse, n'avoit jamais la force ni la hardiesse de le dire à ce prince Troyen. Dès qu'elle commençoit de lui parler de son amour, sa voix mouroit dans sa bouche.

Incipit effari, mediaque in voce resistit.

Mais cette passion est trop violente pour pouvoir en demeurer là, Didon s'expliqua enfin, et le roi fit connoître ouvertement son amour à la comtesse. Il crut néanmoins qu'il ne devoit pas s'exposer lui-même aux premiers transports de colère, qu'il sçavoit bien qu'elle feroit éclater. Il choisit le duc de la Feuillade, qu'il avoit déjà fait son confident, pour essayer pour lui cette tempête, qu'il craignoit si fort. Il fit même réflexion, qu'ayant une plus grande liberté d'esprit, il pourroit représenter mille choses à la comtesse, qui n'auroient pas été si bien dans la bouche du roi, et lui faire valoir tous les avantages qu'elle pouvoit retirer de cette conquête, et pour elle et pour les siens.

Dans cette résolution, il mande le duc de la Feuillade, qui le vient trouver dans son cabinet. Ce duc s'attendoit d'abord à quelque nouvelle confiance, et que le roi lui alloit apprendre quelques grands progrès, qu'il auroit déjà faits dans son amour. Mais il fut bien surpris quand il apprit que Sa Majesté en étoit encore aux mêmes termes, où elle étoit la première fois qu'elle lui fit cette confiance. Cela le surprit d'autant plus qu'il sçavoit par lui-même, que le roi n'étoit pas si patient dans ses amours, et moins encore timide, quand il étoit question de se déclarer. Il jugea d'abord que c'étoit une passion extraordinaire, qui dureroit longtemps, et dont son maître auroit bien de la peine à revenir. Il lui dit donc qu'il étoit en état d'exposer jusqu'à la

dernière goutte de son sang pour la satisfaction de Sa Majesté, et dans cette affaire et dans toutes celles où elle lui feroit l'honneur de l'employer. Le roi lui répondit qu'il lui sçavoit bon gré de son zèle pour son service, mais qu'il n'étoit pas question d'exposer son sang ni sa vie; qu'il n'avoit besoin que de son adresse et de son esprit, et de ce beau talent qu'il avoit pour gagner les cœurs des dames. Qu'il le prioit de mettre tout en usage pour lui gagner celui de la comtesse de L . . . ; remettant à sa prudence la manière dont il devoit s'y prendre, pour expliquer ses sentimens à cette fière personne. Que de peur de l'effaroucher, il lui fît entendre que toute la grâce que le roi demandoit d'elle , étoit de souffrir qu'il lui parlât de sa passion , qu'il aimeroit mieux mourir mille fois, plutôt que d'avoir la moindre pensée de la déshonorer, et qu'il ne se serviroit jamais de son autorité pour lui faire aucune violence; qu'il bornoit tous ses désirs et toutes ses prétentions à la voir , à l'aimer , et à lui parler quelquefois de son amour.

Le duc reçut cette ambassade avec autant de plaisir que si elle se fût adressée au plus grand prince de l'Europe. Il part comme un autre Mercure pour exécuter les ordres de son Jupiter. Et certainement le roi ne pouvoit pas jeter les yeux sur une personne plus propre à s'acquitter de ce difficile emploi, que l'étoit le duc de la Feuillade. Il avoit de l'esprit, de la politesse, un

grand usage du monde , une éloquence qui lui étoit naturelle, et une bonne mine qui persuadoit déjà avant qu'il ouvrît la bouche. Mais ce qui le rendoit plus propre à la commission que le roi lui avoit donnée, c'est qu'il avoit une grande expérience dans le commerce des femmes; il en connoissoit le fort et le foible, il avoit eu avec elles de bonnes fortunes et plusieurs galanteries; il avoit en un mot toutes les qualités propres pour plaire au beau sexe. Il étoit civil et entreprenant, insinuant et hardi, libéral, soumis, complaisant; mais aussi vigilant, pressant, actif, et ne perdant jamais une occasion favorable aux amans, qui est ce qu'on appelle l'heure du Berger.

Cet ambassadeur ayant reçu les instructions de son maître, prit congé de Sa Majesté, et ne songea qu'à exécuter les ordres qu'il venoit de recevoir. Comme il sçavoit par une longue expérience, que le vrai moyen de persuader étoit de prendre son temps, et que cela est surtout nécessaire à l'égard des femmes, il tâcha de se servir heureusement de cette circonstance. Il sçut bientôt que la comtesse devoit être d'une partie de plaisir dans une maison de campagne, et comme il étoit bien reçu partout, et par son rang et par les qualités de son esprit, il ne lui fut pas difficile d'être du nombre de ceux qui devoient composer cette belle compagnie. Il y devoit avoir un grand nombre de messieurs et de dames de la première qualité; mais comme

la présence du comte de L auroit pû être un obstacle au dessein du duc, il fit connoître à Sa Majesté, qu'il seroit nécessaire qu'elle l'éloignât le jour de cette fête, de peur que sa présence ne rompît toutes ses mesures. Ce roi qui n'avoit en tête que l'intérêt de son amour, trouva bientôt le moyen de lever ce petit obstacle. Il résolut d'aller à la chasse, le même jour que la comtesse devoit aller à cette partie de plaisir, et il fit dire au comte qu'il falloit qu'il l'y accompagnât. Quoiqu'il eût compté qu'il seroit de la partie de sa femme, il ne se fit pas pourtant une grande violence de suivre le roi; c'est toujours un grand honneur à un courtisan, que son maître le choisisse pour être le compagnon de ses plaisirs; mais ce pauvre comte ne sçavoit pas que le même jour qu'il assisteroit à la chasse du roi, à la poursuite de quelque cerf, ce grand monarque avoit donné ordre à son grand veneur en fait d'amour de faire tous ses efforts pour faire tomber sa femme dans ses toiles. Enfin, il ignoroit, ce bon seigneur, qu'on travailloit à arborer sur sa tête les armes de ces animaux cornus, dont la chasse devoit faire le plaisir du roi.

Le jour venu pour cette double chasse, le comte de L ne manqua pas de se rendre en diligence auprès du roi, et le duc de la Feuillade n'eut garde de manquer à se trouver au lieu de l'assignation, où se devoit trouver cette belle compagnie. Je ne décrirai ni la ma-

gnificence de cette fête, ni ce qui se passa dans la chasse du roi ; je ne puis pourtant passer sous silence une particularité qui me semble remarquable, et qui étoit d'un mauvais présage pour ce prince, dans le dessein de cette journée. C'est qu'ayant tiré deux fois sur un sanglier, il le manqua, et ne lui fit aucun mal, et le comte de L. . . . ayant tiré après lui, le blessa du premier coup. Quoique le roi ne soit pas superstitieux, cela n'empêcha pas qu'il n'eût du chagrin de cette aventure ; cela ne lui étoit jamais arrivé, car il est fort adroit à toutes sortes d'exercices et particulièrement à la chasse ; mais ce qui augmentoit son chagrin, c'est que le comte de L. . . . venoit de frapper du premier coup la bête, qu'il avoit manquée jusques à deux fois ; et que cela lui fût arrivé précisément le même jour et peut-être à la même heure que le duc de la Feuillade parloit de sa passion à la comtesse, c'est ce qui achevoit de le désoler. Cela m'avertit assez, disoit-il en soi-même, que le duc ne sera point écouté, que toutes ses paroles seront regardées comme du vent, et que tous les coups qu'il portera pour moi à la comtesse, ne feront que blanchir. Au lieu que le comte qui a blessé la bête que j'ai failli à toucher, ne manquera pas ce soir de trouver sa femme, qui le recevra d'abord avec les mêmes empressements, et les mêmes marques de tendresse qu'elle lui a données depuis leur mariage. C'est ainsi que le roi s'entrete-

noit, et il lui tarδοit que le jour fût fini, pour apprendre bientôt son bien ou son mal.

Cependant le duc de la Feuillade prit le temps qu'il jugea le plus propre pour entretenir la comtesse d'une affaire si chatouilleuse. Il attendit qu'on eût dîné, qu'on eût pris le plaisir du jeu et de la musique, et qu'on exécutât le dessein de prendre vers le soir le plaisir de la promenade. C'étoit en effet le temps le plus propre à son dessein, car au lieu que pendant la chaleur du jour, ils avoient été tous ensemble occupés au jeu, lorsque le soleil commença de baisser, on alla se promener dans un bois à haute futaye, où il y avoit plusieurs grandes allées, diverses fontaines, plusieurs jets d'eau, des grottes, des cabinets, des berceaux, des labyrinthes et enfin tout ce qui peut embellir un lieu champêtre.

Quand on fut entré dans le bois, les uns prirent une route, les autres une autre, selon que le désir, le caprice, le hasard ou quelque dessein prémédité les conduisoit. Le duc qui avoit toujours le sien en tête, conduisit si bien la chose, qu'il se trouva seul avec la comtesse. Et quand il se vit assez éloigné pour n'être entendu de personne, il commença de louer les charmes de sa beauté et de son esprit, et d'exalter le bonheur du comte qui possédoit une personne si accomplie. Comme elle ne s'attendoit point à ce que le duc avoit à lui dire, elle lui répondit sans façon comme font la plupart

des femmes quand on leur fait de semblables complimens, qu'elle n'avoit point tous ces avantages dont il la vouloit flatter ; et que quand cela seroit, on ne voyoit guère de maris compter pour un grand bonheur, celui d'avoir rencontré une belle femme. Le duc, qui, comme j'ay dit, savoit profiter de tout, voyant qu'elle le mettoit, quoiqu'innocemment, en si beau chemin, ne manqua pas de relever ce que la comtesse venoit de dire. — Vous avez raison, Madame, lui dit-il, de trouver que les maris ne rendent pas là-dessus toute la justice qu'ils doivent au mérite de leurs épouses. Il semble que le mariage leur ait fait perdre toute leur beauté et toutes leurs perfections, ou qu'ils ayent perdu eux-mêmes ce goût exquis que les autres ont, et qu'ils soient devenus tout-à-fait insensibles. — Ce n'est point cela, repondit la comtesse, qui vouloit réparer ce qu'elle avoit dit, et qui savoit avec quel homme elle avoit à faire ; mais c'est que les maris, qui sont des autres nous-mêmes, nous disent sincèrement ce qu'ils pensent des qualités qu'ils trouvent en nous. Ils ne les exagèrent ni ne les atténuent, mais nous en parlent naturellement. — Croyez-moi, Madame, répliqua le duc, ils font ce qu'ils peuvent pour les amoindrir ; ce sont des maîtres qui ne veulent pas louer leurs esclaves, ou plutôt des gouverneurs qui veulent tenir dans la dépendance celles qui sont sous leur conduite ; ou, si vous voulez que je vous donne une plus noble idée

de l'autorité qu'ils exercent sur leurs femmes ,
je me servirai des paroles d'un grand poète de
notre temps qui fait dire à sa Pauline dans le
Polyeucte :

Tant qu'ils ne sont qu'amans nous sommes souveraines,
Et jusqu'à la conquête ils nous traitent en reines;
Mais après l'hymenée ils sont rois à leur tour.

— Qu'ils soient rois tant qu'il vous plaira ,
répondit la comtesse, nous ne sommes pas de
simples sujettes, nous partageons avec eux cette
royauté. — Cela est vrai, Madame, répliqua le
duc, mais vous n'avez plus cet encens, ces
hommages, ces respects, ni même ces marques
d'amour et de tendresse. — Ce que nous avons,
dit-elle, est au moins plus sincère, plus solide,
et plus durable. — Dites plutôt, Madame, dit
le duc en l'interrompant, que les empresses-
mens d'un amant ont toutes ces qualités, parce
que ce n'est pas le devoir, mais l'inclination
qui les produit. Rien n'oblige un autre homme
à vous dire qu'il vous aime, qu'il vous adore,
qu'il meurt d'amour. C'est le cœur qui parle,
c'est l'amour lui-même, qui dicte ces paroles à
l'amant. Mais un homme qui est lié à une femme
par le sacrement, se sent obligé à dire qu'il
l'aime, quand même il auroit de l'aversion.
Tout ce qui est un effet du devoir nous doit
paroître suspect. Et c'est pour cela qu'on dit
que les rois ont tant de peine à distinguer les

vrais amis des flatteurs, parce que comme nous leur devons toutes choses, et qu'ils ont un pouvoir absolu sur nous, ils ne sçauroient jamais bien connoître si c'est la crainte, ou si c'est l'amour qui nous fait agir. — Ce que vous dites-là, reprit la comtesse, fait preuve contre vous; car comme l'affection qu'un roi témoigne à son sujet doit être la plus sincère de toutes, par la raison que vous venez de dire, qu'il n'y a rien qui les y oblige, celle de nos maris, qui sont nos souverains selon vous et selon Corneille, que vous venez de citer, doit être de la même espèce. — Nous voilà d'accord, Madame, reprit le duc, et j'entre aussi bien que vous dans ce dernier sentiment. Oui, plus la personne qui nous aime est au-dessus de nous, plus l'amour qu'elle nous témoigne doit être sincère et véritable, et plus nous lui en devons être obligé. Après cela, pourriez-vous douter, Madame, qu'un grand roi qui est adoré de tous ses sujets, redouté par ses ennemis, et qui est l'admiration de toutes les nations étrangères, n'ait pas pour vous les derniers attachements, puisqu'il vous l'a témoigné de la manière du monde la plus soumise et la plus respectueuse? — Et qui vous a dit, reprit la comtesse, avec un air fier et froid, que le roi a de l'attachement pour moi? — Lui-même, Madame, me l'a dit, et ce grand monarque n'osant vous expliquer lui-même ses sentimens, m'a ordonné de vous dire qu'il vous aime, ou plutôt qu'il vous adore: que si l'excès

de son amour l'a fait parler si souvent par ses soupirs et par ses regards, le grand respect qu'il a pour vous ne lui a jamais permis de vous le dire. Il m'a choisi pour vous porter cette parole, que vous êtes son unique souveraine, qu'il ne veut recevoir la loi que de vous seule, qu'il met à vos pieds son sceptre et sa couronne, que vous seule pouvez décider de sa destinée, et que sa vie ou sa mort dépendent de la réponse que je lui dois porter de votre part.

Je vous ai écouté sans vous interrompre, lui dit cette sage comtesse, puisque vous m'avez dit que vous me parliez de la part du roi, et qu'étant sujette, je suis obligée d'écouter avec respect tout ce qui vient de la part du souverain; mais le roi sçait-il que je suis mariée? — Oui, Madame, il le sçait, répliqua le duc, il sçait ce que vous devez à votre époux, et ce que vous vous devez à vous-même. Il veut bien que vous vous en souveniez, et il veut bien oublier lui-même qu'il est votre roi; et il m'a commandé de vous dire par exprès, qu'il ne se servira jamais de son autorité, pour vous obliger à rien qui puisse choquer votre devoir. Qu'il ne vous demande d'autre grâce que celle de vous voir, et de vous parler quelquefois de sa passion. Et qu'enfin sans prétendre autre chose de vous que ce que je viens de dire, et que la vertu la plus austère ne sçauroit refuser à un si grand roi, vous pouvez disposer des premières charges de la cour en faveur de tous les vôtres. Voyez,

Madame, vous pouvez contenter le roi, faire votre fortune et celle de vos amis, sans blesser votre devoir.

— Ce que vous venez de me dire, repartit la comtesse, mérite d'être pesé; et prenant dans ce moment un air grave et sérieux, comme feroit une reine, qui répondroit à un ambassadeur: Vous direz au roi votre maître que je lui suis bien obligée de toutes les offres qu'il me fait, que je me reconnois indigne d'un si grand honneur, et pour lui témoigner que je reçois comme je dois des propositions si avantageuses, vous lui direz, s'il vous plaît, que j'en conférerai tantôt avec mon mari qui y a le même intérêt, et sans lequel je ne puis rien faire. Vous sçavez, ajouta-t-elle, avec un souris malicieux, que ce sont de petits souverains dans leur famille; ce qui fait que je me sens obligée de lui rendre compte de tout. — Vous sçavez trop bien le monde, répondit le duc, pour faire cette bévue. — Je sçais mon devoir, dit-elle, et ne vous mêlez pas, je vous prie, de me l'apprendre. Vous avez fait votre commission, cela suffit; allez-en rendre compte au roi, et lui rapportez ma réponse. — Mais oserai-je, Madame, répliqua le duc, lui porter une semblable parole? — Cela ne vous regarde point, dit la comtesse, un ambassadeur n'est pas responsable du succès de son ambassade; comme il n'agit que conformément aux ordres qu'il a reçus de son maître, il doit aussi rapporter fi-

dèlement les réponses qu'on lui donne. — Vous voulez donc, Madame, que je dise au roi... — Que je lui sçais bon gré de l'honneur qu'il me fait, lui dit-elle en l'interrompant, mais que la chose étant de la dernière importance, il faut que je la communique au comte mon époux. — Je vois bien, lui dit le duc, comme il vit que le reste de la compagnie les alloit joindre, que vous avez trop d'esprit pour moi, et trop de vertu pour le roi.

Cet amant attendoit le duc avec une extrême impatience. On peut s'imaginer aisément de quelle manière il passa la nuit. Tantôt la comtesse se présentoit à son imagination avec tous ses charmes; tantôt il la voyoit avec cet air sévère, dont la seule pensée le faisoit blêmir. Quelquefois il se flattoit qu'il n'étoit pas haï de sa maîtresse, et que ces manières réservées qu'elle affectoit avec lui, n'étoient que des mesures qu'elle vouloit prendre contre son cœur, dont elle sentoit la foiblesse. Enfin l'habileté de son confident achevoit de le persuader que sa négociation auroit un fort bon succès. Cependant le malheur qu'il avoit eu à la chasse le jour précédent, lui étoit d'un mauvais présage, qui troubloit toutes ces douces pensées, et son esprit diversement agité, passa la plus longue de toutes les nuits, entre l'espérance et la crainte.

L'heure du lever du roi ne fut pas plutôt venue que le duc de la Feuillade se rendit au-

près de Sa Majesté, et ce prince amoureux, impatient d'apprendre le sujet de son ambassade, congédia le plutôt qu'il put cette foule de courtisans, qui ne faisoit alors que l'importuner. Il ne se vit pas plutôt seul avec son fidèle confident, qu'il lui demanda des nouvelles de sa maîtresse, et le succès de son entreprise. Ne me flatte pas, lui dit-il précipitamment, je suis las de tant languir, annonce-moi bientôt la vie ou la mort. — Je ne vous annoncerai ni l'un ni l'autre, lui dit la Feuillade; je dirai seulement au plus grand roi du monde, ce qu'on rapporte d'Alexandre le Grand, sur le point d'exécuter une entreprise très-difficile, *qu'il avoit trouvé un péril digne de lui*. Je dis aussi la même chose à votre Majesté, en fait d'amour. Vous n'avez trouvé jusques ici que des places foibles, qui se sont rendues sans résistance, et qui vous ont d'abord ouvert les portes; les plus cruelles se sont soumises à vous, avec la même facilité que les villes se rendoient au conquérant de l'Asie, ou pour faire la comparaison plus juste, avec le même succès qu'elles se rendent à votre Majesté. Mais voici une place forte, où il faut employer toutes les ruses, et toutes les forces de l'amour; en un mot, Sire, c'est une conquête digne de vous.

Après cela, il raconta au roi tout ce qui s'étoit passé, et insista surtout sur la réponse malicieuse de cette cruelle. Mais, Sire, ajouta-t-il, ne vous alarmez pas, j'en ai bien vu d'autres, qui fai-

soient les fières comme la comtesse, et qui se sont mises à la raison. — Mais que puis-je attendre d'une femme, lui répliqua le roi, qui ne parle que de son mari, qui n'aime que son mari, et qui m'oppose ce mari fâcheux quand on l'entretient de mon amour ? N'est-ce pas m'ôter absolument l'espérance ? Ou pour mieux dire, n'est-ce pas se moquer de moi, que de me faire dire qu'il faut qu'elle en parle au comte son époux ? — Je vous avoue, répondit le duc, que la réponse est tout à fait cavalière ; mais, Sire, puisqu'elle a besoin du secours de son mari pour se défendre de vos poursuites, c'est une marque qu'elle ne se croit pas assez forte pour y résister. Toutefois ne craignez pas qu'elle lui fasse une telle confiance, dont peut-être elle seroit la première à se repentir. En un mot, je crois que c'est un rempart qu'elle veut opposer à votre amour, et dont elle veut appuyer cette foiblesse assez naturelle à celles de son sexe.

Le roi voyoit bien que le duc vouloit adoucir autant qu'il pouvoit ce qu'il y avoit de rude dans cette entreprise. Et comme ce monarque s'est toujours fait un point d'honneur de réussir dans tout ce qu'il entreprend, quelque difficultés qu'il y puisse rencontrer, celles qui se présentoient dans son dessein amoureux, ne firent que l'enflammer davantage par la résistance. Il s'en expliqua ouvertement à son confident. Il lui dit que tous les rebuts qu'il prévoyoit

bien qu'il avoit à essayer , n'étoient pas capables de le guérir, que son mal étoit désormais sans remède, et qu'il n'y avoit point de milieu à prendre, qu'il mourroit de douleur, ou contenteroit son amour.

Pendant que le roi s'entretenoit ainsi avec le duc de la Feuillade , la comtesse s'entretenoit avec elle-même; elle se garda bien de faire ce qu'elle avoit dit, et d'imiter la princesse de Cleves dans une conjoncture si délicate. Elle garda pour elle un secret si important, et eut quelque chagrin que le roi eût fait choix d'un confident. Ce n'est pas qu'elle eût aucun dessein de correspondre à son amour, mais elle se sentoit doublement offensée, et par la déclaration qui venoit de lui être faite de sa part, et parce qu'il s'étoit servi d'un tiers dans une affaire si chatouilleuse, et qu'elle auroit voulu cacher, par manière de dire, à elle-même. Ce fut la cause, peut-être, qu'elle fit au roi une réponse si cavalière, pour lui faire comprendre qu'il devoit plus ménager une femme de sa façon. Le roi eut aussi la même pensée, quoiqu'il ne le témoignât pas, et il ne songea qu'à réparer cette faute, et à découvrir lui-même ses feux à celle qui les causoit.

Mais pour revenir à la comtesse, elle ne sçavoit si elle devoit s'affliger, ou se réjouir. Elle ne doutoit pas de l'amour du roi; ses yeux le lui avoient encore mieux dit que n'avoit fait le duc de la Feuillade. Cette pensée flattoit agréa-

blement son orgueil; il n'est point de femme qui s'offense d'être aimée; les plus chastes s'en font honneur, quoiqu'elles ne le témoignent pas; elles regardent cela comme un hommage qu'on rend à leur beauté. La comtesse étoit faite comme les autres; elle étoit naturellement fière et superbe, et l'amour d'un si grand prince s'accordoit assez avec sa vanité. D'un autre côté elle en craignoit de dangereuses suites, elle en appréhendoit l'éclat. Elle sçavoit qu'il n'en est pas des souverains comme des autres hommes, que leurs passions ne sçauroient longtemps être cachées, qu'on observe toutes leurs démarches, et qu'eux-mêmes servent à se découvrir, parce qu'ayant droit de commander, ils se croient dispensés de garder tant de mesures. Comme elle étoit fort délicate du côté de l'honneur et de la réputation, ces dernières pensées la troublaient beaucoup. Enfin elle résolut de s'en tenir à sa manière d'agir ordinaire, qui étoit de ne rien affecter, ni de chercher à voir le roi, ni de tâcher à l'éviter, mais de le laisser venir, et d'observer toutes ses démarches.

Il semble qu'elle s'exposoit assez, et que le plus sûr pour une femme est de fuir les occasions. Mais celle-ci avoit un fonds de vertu, sur lequel peut-être elle ne devoit pas tant compter; elle ne craignoit rien de sa propre foiblesse; elle redoutoit seulement les langues malignes, et les jugemens téméraires du public. Mais elle se flatta toujours qu'elle dissiperoit assez facilement tous ces

nuages, par l'éclat de son innocence. Les choses étoient en ces termes, lorsque le roi ne cherchoit qu'une occasion favorable, pour parler à la comtesse, et pour tâcher de la persuader mieux que n'avoit fait le duc de la Feuillade. Cette occasion s'offrit assez tôt, et la cour étant obligée en ce temps-là d'aller à Fontainebleau, où la reine devoit accoucher du dernier enfant qu'elle eut, et qui mourut peu de temps après, la comtesse de L.... s'y rendit aussi. Un lieu si délicieux et si agréable fut la scène de tous les événemens que je vais décrire, où l'amour et la vertu firent leurs derniers efforts.

Le roi qui veilloit toujours sur toutes les démarches de la comtesse, sçavoit qu'elle aimoit à se promener souvent dans le bois, où ce magnifique château est bâti. Et comme l'épaisseur des arbres empêche le soleil d'y pénétrer, on peut s'y promener à toutes les heures du jour. La comtesse, comme je viens de dire, prenoit souvent ce plaisir, et le roi trouvoit ce lieu plus charmant qu'il ne lui avoit jamais paru, et parce qu'il servoit à entretenir la douce mélancolie où l'amour l'avoit plongé, et parce qu'il sçavoit que sa chère comtesse en faisoit le lieu de sa promenade. Un jour qu'elle s'y promenoit, accompagnée seulement de deux de ses femmes, le roi qui le sçut d'abord, ne manqua pas de s'y rendre par un autre chemin, afin qu'il parût à la comtesse que leur rencontre n'étoit

pas un dessein prémédité de la part du roi, mais un effet du hasard. Dès qu'elle vit le roi de loin, qui n'avoit que peu de gens à sa suite, elle se prépara d'abord à soutenir un grand combat, elle rougit, elle pâlit, elle trembla, sans sçavoir bien la cause de tous ses mouvemens, que la présence du roi n'avoit pas accoutumé de lui causer auparavant. Ce prince amoureux, qui soupiroit depuis longtemps après un tête-à-tête avec la comtesse, fit connoître à ceux qui étoient à sa suite, qu'il vouloit l'entretenir en particulier pour une affaire qui la regardoit. A ce signal chacun se retira, et les deux suivantes de la comtesse en firent de même, quand elles virent approcher le roi. Il ne l'eut pas plutôt abordée, et jugé qu'il ne pouvoit pas être entendu de personne, qu'il lui dit d'un air passionné: Avouez, Madame, que ce lieu solitaire est tout à fait propre pour entretenir les tristes pensées d'un amant infortuné. — Comme je n'ai jamais éprouvé ces sortes d'infortunes, lui dit la comtesse, je ne sçais que vous en dire. — Si vous l'ignorez par votre propre expérience, lui dit le roi, vous devriez au moins le sçavoir par celle que vous en faites faire aux autres. — Je ne sçais pas, répondit alors la comtesse, ce que les autres sentent pour moi, mais s'il y en avoit quelqu'un qui fût dans l'état où vous dites, il feroit fort bien, s'il me vouloit croire, de mettre son esprit en repos, et de ne penser plus à moi. — Eh! peut-on s'empêcher de penser à vous, re-

partit le roi précipitamment, lorsqu'on a vu ces charmes que vous ne sçauriez cacher ? Où peut-on avoir l'esprit en repos, lorsqu'on sçait qu'on aime une inexorable ? — Oui, sans doute on le peut, reprit la comtesse, lorsqu'on veut écouter la justice et la raison. — Et quelle justice, dit alors le roi, nous défend d'aimer ce qui est aimable ? — Celle qu'on se doit à soi-même, et celle qu'on doit aux autres, lui dit la comtesse. — Eh bien ! Madame, répliqua le roi, je vous la rends cette justice en vous aimant comme je fais, puisque je ne vois rien sous les cieux de si aimable que vous ; et je me la rends à moi-même puisque j'ai un cœur sensible, et que la passion dont il brûle m'est plus chère que ma vie. Ce qu'on vous a dit de ma part, n'est pas la centième partie de ce que je sens pour vous. Croyez, madame, croyez, ajouta le roi, que je me suis dit à moi-même tout ce que vous pourriez me dire pour combattre ma passion ; mais elle est plus forte que tout ce qu'on pourroit lui opposer. Si quelque chose devoit la détruire, ce seroit vos rigueurs ; mais désabusez-vous, elles n'en viendront jamais à bout : elles peuvent me faire mourir, mais elles ne sçauroient m'empêcher de vous aimer jusqu'au dernier soupir de ma vie.

Le roi prononça ces dernières paroles avec tant d'émotion, et tant de véhémence, que la comtesse en parut touchée, et ne put s'empêcher de laisser couler quelques larmes. Elle ne doutoit plus de



l'amour du roi. Ses regards, ses démarches, ses actions, et ce qu'elle venoit de voir et d'entendre, lui faisoient assez connoître, que ce monarque l'aimoit jusqu'à la fureur; elle en fut fort affligée, et pour l'amour d'elle-même, et peut-être même pour l'amour de son amant, qu'elle ne pouvoit pas s'empêcher de plaindre.

Quand elle fut un peu rassurée, elle dit au roi: — Sire, vous pouvez juger de la surprise où je suis, après ce que je viens d'entendre de la bouche d'un grand roi, et s'il est vrai que votre état soit tel que vous venez de le dire, je puis bien vous assurer, que s'il ne falloit que ma vie pour vous rendre heureux, je suis prête à vous la sacrifier. Mais comme votre Majesté prétend autre chose, je veux qu'elle sçache que je renoncerois à mille vies, si je les avois, plutôt que d'abandonner ce qui m'est plus cher que la vie, et que le repos de mon roi.

Elle accompagna ces paroles d'un ton si ferme, que le cœur du roi en trembla, voyant qu'on ôtoit à son amour toute sorte d'espérance. Ce qu'il y avoit ici de rare, c'est que l'un et l'autre crurent ce qu'ils se disoient d'obligeant, mais ni l'un ni l'autre n'en furent contents. La comtesse étoit persuadée que le roi l'aimoit autant qu'on le peut, mais cela ne faisoit que l'inquiéter. Le roi de son côté ne douta pas qu'elle n'eût pitié de ses maux; quelques larmes qu'il vit tomber de ses beaux yeux en étoient des témoins fidèles. Il crut sans peine que la protestation

qu'elle lui faisoit de sacrifier sa vie pour son repos, partoit du fond de son cœur ; mais aussi il ne croyoit que trop ce qu'elle avoit ajouté , que son honneur lui étoit plus cher que tout le reste, et c'est là où il ne trouvoit pas son compte. Il dissimula néanmoins, et suivant la méthode qu'il avoit déjà marquée à son confident, il confirma à cette vertueuse comtesse, ce que le duc de la Feuillade lui avoit protesté de sa part, qu'il bernoit tous ses désirs au seul plaisir de la voir, de l'aimer, et de lui parler de son amour. Vous m'offrez votre vie , pour procurer mon repos, lui dit ce prince amoureux, c'en est trop, généreuse comtesse, vous me puniriez au lieu de m'obliger ; je ne vous demande ni cette vie qui m'est plus chère que la mienne , ni cet honneur qui vous est plus cher que la vie, et que vous croyez être l'unique objet de mes prétentions; je ne veux que vous voir, vous aimer, et vous le dire. — Eh ! de quoi vous peut servir cette vue ? lui dit la comtesse, pourquoi vouloir entretenir une passion dont vous n'espérez aucun fruit ? A quoi bon un entretien , qui ne fera que troubler votre repos, et me rendre malheureuse ? — Ah ! que vous sçavez peu, Madame , lui dit le roi, en la regardant avec des yeux qui marquoient toute sa tendresse, que vous sçavez peu ce qui se passe dans le cœur des vrais amans ! Une parole, un sourire, un regard, la plus petite chose, un rien les contente, lorsque ce rien vient de la part de leur

maîtresse. Ne me demandez donc plus quel fruit je prétens retirer de votre vue et de votre conversation. Eh! n'est-ce pas beaucoup pour un amant que de voir et d'entretenir sa maîtresse? — Mais un amant en peut-il demeurer là? reprit la comtesse. Ne sçait-on pas qu'ils ne sont jamais satisfaits, que quand ils ont une chose, ils en veulent obtenir une autre? Au nom de Dieu, Sire, ne me mettez pas, et ne vous mettez pas vous-même à une si cruelle épreuve. — Ce que vous dites-là, dit le roi, ne se voit que dans les passions ordinaires, et quand on aime des beautés communes; mais vous ne devez rien craindre de semblable; et quand vous le craindriez, et que je serois assez téméraire pour prétendre quelque chose au-delà de ce que je vous demande, n'êtes-vous pas toujours en droit de me la refuser, et de m'interdire même la grâce que vous m'aurez accordée, de vous voir et de vous parler de mon amour?

La comtesse trouvoit cette proposition assez raisonnable; mais cela n'empêchoit pas que l'exécution ne lui en parût difficile pour le roi, et l'essai périlleux pour elle. Cependant elle n'osoit trop le témoigner, de peur que ce prince ne la soupçonnât de quelque foiblesse, dont il pourroit tirer avantage. Elle voulut donc lui laisser croire qu'elle avoit assez de vertu pour se défendre de ses poursuites, quand même il les voudroit pousser trop loin; mais elle prit un autre tour pour détourner le roi de ce des-

sein où il persistoit toujours. Elle dit à ce monarque que bien qu'elle pût s'assurer de sa discrétion, et qu'elle ne craignît rien de sa propre vertu, elle avoit le monde à ménager, qu'on ne manqueroit pas de mal interpréter les visites d'un grand roi à une simple comtesse; de quelque manière qu'il la vît, ou chez elle, ou ailleurs, on ne manqueroit pas de le remarquer, et de faire là-dessus des réflexions qui lui seroient désavantageuses: et qu'enfin le roi venant à bout de toutes les dames qu'il entreprenoit, s'il en falloit croire le bruit commun, elle se voyoit perdue de réputation, si le roi persistoit dans son dessein. — Laissez parler le monde, lui dit le roi; croyez-vous vous mettre à couvert de la médisance, de quelque manière que vous viviez? Les mauvaises langues n'épargnent personne; la vertu même ne peut se garantir de leurs traits; ainsi ne ménageons point un monde qui nous ménage si peu; faisons seulement notre devoir et moquons-nous de tout le reste.

La comtesse qui voyoit que le roi lui rabattoit tous ses coups, lui opposa son dernier retranchement, et reprenant les dernières paroles de ce prince: — Je conviens, dit-elle, de ce que vous venez de dire, qu'en faisant son devoir, on peut se moquer de tout; mais le ferai-je, mon devoir, en écoutant des discours qui blessent le lien conjugal? Une femme mariée peut-elle entendre une déclaration d'amour d'un autre que

de son mari ? Que direz-vous, Sire, là-dessus , ajouta-t-elle en souriant, si je vous prends pour mon casuiste, et pour le directeur de ma conscience ? — Je vous dirai, dit le roi, que vous avez l'esprit trop fort pour vous effaroucher de ce fantôme, que vous sçavez trop bien le monde, pour vous faire un crime d'une chose si innocente. Il faut laisser ces vaines terreurs, ajouta-t-il, aux plus petites bourgeoises ; mais les dames comme vous, qui ont l'esprit épuré par l'air de la cour, ne s'arrêtent pas à ces bagatelles. — Vous croyez bien pourtant, dit-elle, que le comte mon époux, qui a respiré toute sa vie ce même air, en jugeroit autrement si je le consultois là-dessus ? — Je suis sûr, Madame, répliqua le roi, qu'il en jugeroit comme moi, quoique peut-être il ne vous dît pas sa pensée, et la qualité de mari qui veut faire la cour à sa femme, lui feroit tenir un autre langage. — Mais enfin, dit la comtesse, quand le comte mon époux seroit un de ces maris commodes, qui laissent faire à leurs femmes tout ce qu'elles veulent, sans s'en mettre en peine, ne dois-je compter pour rien la modestie de mon sexe, ma propre vertu, ma pudeur, et les mouvemens de ma conscience, qui répugnent à je ne sçais quel commerce que vous demandez de moi, et qui ne peut aboutir à rien de bon ? Encore une fois, Sire, je vous le demande pour dernière grâce ; si vous avez quelque considération pour moi, demandez-moi des choses

plus raisonnables. — Et que vous puis-je demander de plus raisonnable, dit alors le roi, dans le triste état où je me trouve? Je brûle d'un feu qui me dévore, j'aime sans espérance, je soupire, je meurs d'amour pour vous, et je ne vous demande que de vous voir et de vous parler; et vous trouvez que ce que je vous demande est déraisonnable? Peut-on vous demander moins, et la vertu la plus sévère s'en pourroit-elle offenser? — La comtesse, qui vit que le roi persistoit toujours dans le dessein de la voir, ne voulut pas lui répliquer davantage de peur de l'aigrir, et sans lui accorder sa demande, elle se contenta de cesser de le contredire; mais comme les amans prennent avantage de tout, le roi ne manqua pas d'expliquer en sa faveur le silence de la comtesse. C'est ainsi qu'ils se séparèrent; le roi continua sa promenade avec ceux qui l'accompagnoient, et la comtesse reprit le chemin du château avec ses deux femmes.

C'est une maxime certaine en fait d'amour, que les femmes vont toujours plus loin qu'elles ne pensent, et les hommes au contraire se flattent d'avoir fait plus de chemin qu'ils n'ont fait en effet. Cela ne manqua pas d'arriver au roi et à la comtesse, après leur dernier entretien. Ce monarque fut assez satisfait de sa maîtresse, et il ne jugea plus cette conquête aussi difficile qu'il avoit cru au commencement; au moins il ne la jugea pas impossible. La comtesse lui

parut assez traitable, et il ne remarqua pas en elle cette même sévérité qui lui avoit fait tant de peur. Cependant cet amant se flattoit, et l'heure d'aimer de la comtesse n'étoit pas encore venue. Mais aussi cette vertueuse dame qui n'y entendoit point de finesse, s'étoit plus avancée qu'elle ne croyoit, ce qui fut la cause de l'erreur du roi. Ils reconnurent bientôt l'un et l'autre qu'ils s'étoient trompez, lui de croire qu'on le regardoit favorablement, elle de s'imaginer qu'elle avoit soutenu jusques au bout sa première sévérité. Ce prince impatient, et par l'excès de son amour, et par la facilité qu'il avoit trouvée dans toutes ses autres maîtresses, et parce qu'un roi se lasse bientôt d'attendre, chercha une nouvelle occasion de voir la comtesse, et de pousser plus loin les affaires. Comme les principaux de la cour avoient un appartement dans le grand et magnifique palais de Fontainebleau, le comte de L... et la comtesse sa femme y avoient aussi le leur. Cela fournissoit au roi la commodité de la voir, et fit naître l'occasion qu'il attendoit avec tant d'impatience.

Un jour que ce prince vit la porte de l'appartement de la comtesse entr'ouverte, il eut la curiosité d'y regarder, et ne voyant personne, il entra comme à la dérobée. Il ne se fut pas plutôt approché d'un lit de repos, qu'il y avoit dans cette chambre, qu'il vit la comtesse toute endormie. C'étoit dans les plus grandes chaleurs de l'été, et ses filles voyant leur maîtresse qui re-

posoit, prirent ce temps pour s'écarter un moment. Cette charmante personne étoit étendue négligemment sur ce lit; elle étoit seule dans sa chambre, et on auroit dit que tout cela s'étoit fait de concert, pour donner le moyen au roi de surprendre une place qu'il n'osoit attaquer ouvertement. Son cœur fut agité de mille différentes pensées : il craignoit et il désiroit tout à la fois. Il ne sçavoit s'il se contenteroit de regarder sa maîtresse qui dormoit si tranquillement. Il ne sçavoit s'il devoit lui dérober un baiser et profiter d'une occasion si favorable, qui peut-être ne reviendrait jamais. D'un autre côté, il craignoit de l'offenser, et que la comtesse venant à s'éveiller ne lui pardonnât jamais cet attentat, et lui défendît absolument de la voir.

Il étoit dans cette cruelle incertitude, lorsque la gorge de cette belle comtesse venant à se découvrir par quelque mouvement qu'elle fit en dormant, acheva de le déterminer, et n'écoutant plus que l'excès de sa passion, il posa ses mains sur ces deux boules de neige, et les baisa trois ou quatre fois de sa bouche royale. La comtesse qui sentit d'abord cet attouchement dans une partie si délicate, s'éveilla en sursaut et fit un grand cri; et voyant que c'étoit le roi, et que ses filles s'en étoient allées, elle crut qu'on l'avoit trahie, et qu'on vouloit la prostituer à ce monarque. Cette pensée lui fit tant d'horreur, qu'elle ne put s'empêcher de le témoigner : — Allez, lui dit-elle, monstre exé-

crable, ôtez-vous pour jamais de devant mes yeux, ou faites-moi promptement mourir, puisqu'en vous parlant ainsi, je suis criminelle de leze-majesté. Le roi qui vit bien la faute qu'il avoit faite, voulut essayer de l'apaiser; mais elle ne lui donna pas le temps de parler, et se débarrassant des bras du roi, elle gagna d'abord la porte, et laissa cet amant plus mort que vif.

Cependant le cri que la comtesse avoit fait, avoit été ouï de plusieurs personnes, et particulièrement du comte de L.... qui reconnoissant la voix de sa femme, accourut en diligence pour voir ce que cela pouvoit être. Il ne fut pas plutôt à la porte de sa chambre qu'il en vit sortir le roi, et ne voyant point sa femme, il ne sçavoit que penser de cette aventure. Le roi, qui ne douta pas que le comte n'entrât dans des soupçons qui pourroient faire tort à la comtesse et traverser son amour, aima mieux lui dire la chose comme elle étoit, que de le laisser dans cette cruelle incertitude. Mais il n'eut garde de lui parler de la passion qu'il avoit pour la comtesse. Il lui dit donc sans façon : — Comte, je vois que tu es en peine de ta femme, et que tu veux sçavoir la cause de ce grand cri qu'elle a fait. Je te dirai que je suis entré fortuitement dans sa chambre, et la voyant endormie, j'ai voulu lui donner un baiser, ce qui l'a fait lever en sursaut. Va, comte, tu dois te féliciter d'avoir une femme si chatouilleuse; j'en connois bien d'autres qui, au lieu de

s'éveiller, se seroient d'abord rendormies, ou en auroient fait le semblant. Le comte, qui se crut obligé de répondre galamment au roi, lui dit : — Sire, ma femme n'est pas d'une meilleure trempe que les autres, et si elle eût sçu que c'étoit votre Majesté, infailliblement elle auroit fait semblant de dormir; mais son sommeil l'a trompée, et l'a empêchée de vous reconnoître quand elle a jeté ce grand cri. — Elle m'a fort bien reconnu, reprit le roi, et je t'assure que si ta femme est toujours si farouche, tu n'as pas sujet d'en être jaloux. La chose ne fut pas poussée plus loin; le roi se retira dans son cabinet, et congédia le comte, qui n'eut pas le moindre soupçon de l'amour du roi; et la comtesse revenue de sa frayeur, retourna dans son appartement, après avoir bien grondé ses filles de ce qu'elles l'avoient laissée toute seule.

Cependant le roi qui voyoit que cette affaire n'auroit point de suite facheuse, puisque celui qui y avoit le plus d'intérêt la traitoit de bagatelle, et qu'il espéroit de faire bientôt sa paix avec la comtesse, ne put s'empêcher de faire un couplet de chanson sur cette aventure, et quoiqu'elle se chantât en ce temps-là, on n'en a sçu le véritable sujet que quelques années après. Quoique ces vers soient presque connus de tout le monde, je ne laisserai pas de les rapporter ici :

Jamais Iris ne me parut si belle,
Que l'autre jour dans un profond sommeil;
Sa cruauté sommeilloit avec elle,
Et je baisai son sein blanc et vermeil,
 Quand par malheur,
 Je vis à son réveil,
 Réveiller sa rigueur.

Le comte ne vit pas plutôt sa femme, qu'il lui fit mille railleries sur ce qui venoit de lui arriver. Elle ne sçavoit d'abord comment y répondre; elle ne traitoit point comme son mari cette affaire de bagatelle; elle connoissoit le cœur du roi, et le motif qui le faisoit agir. Tout cela changeoit la nature de l'affaire; mais c'étoit des mystères pour le comte. Sa femme le reconnut d'abord, quand elle vit qu'il le prenoit sur un ton railleur. De sorte que, revenue de sa première émotion, elle crut qu'elle devoit feindre, dissimuler son juste ressentiment, et prendre le tour que son mari donnoit à cette aventure. Il fallut pourtant qu'elle se fit une grande violence, et la liberté que le roi s'étoit donnée, après les protestations qu'il lui avoit faites, étoit une chose qu'elle ne pouvoit pas lui pardonner, et qui lui tenoit fort au cœur. Mais elle voyoit qu'il étoit pour elle de la dernière importance de cacher à son mari une chose si délicate, et qui auroit pu troubler le bonheur de leur mariage. Le voyant donc heureusement prévenu, par le discours que le roi

lui avoit tenu en sortant de sa chambre, elle répondit comme elle devoit à toutes ses railleries, et en femme qui entend son monde. — Je vous trouve fort plaisant, dit-elle au comte, de me railler d'une chose où vous avez pour le moins autant d'intérêt que moi. Il falloit pour la rareté du fait que je fisse toujours semblant de dormir, et que je laissasse pousser l'affaire jusqu'au bout; vous auriez vu si les rieurs seroient de votre côté. — Vous auriez agi en femme prudente, lui dit le comte, qui sçait accommoder ses plaisirs avec son honneur; car ayant toujours dit que vous étiez endormie, on n'avoit rien à vous reprocher; c'est la volonté qui fait tout en ces affaires, et la vôtre n'y ayant point de part, vous étiez innocente au jugement du monde. — Sans mentir, lui dit la comtesse, vous me donnez-là de belles leçons; il me prend envie d'en profiter une autre fois. — Il n'en est plus temps, madame, lui dit le comte, qui étoit toujours en humeur de railler: on sçait déjà que vous êtes extrêmement chatouilleuse, que vous avez le dormir fort délicat, et que le mouvement d'une mouche suffit pour vous éveiller. Et puis, ajouta-t-il, qui osera désormais vous approcher, puisque vous ne pouvez souffrir les caresses du roi? — Voulez-vous que je vous dise ce qui en est? répliqua la comtesse, qui vouloit plaisanter à son tour. Quand on dort, on ne sçait ce qu'on fait; mais si le roi se fût présenté à moi quand j'étois

éveillée, peut-être que je n'aurois pas été si cruelle, et que j'aurois mieux reçu ses caresses. Je vous prie, monsieur le comte, de lui en faire mes excuses. — Vous ferez cela mieux que moi, répondit le comte, ou pour mieux dire, il n'y a point ici d'excuse à faire. Que sçavez-vous si le roi trouveroit en vous les mêmes agrémens, quand vous seriez éveillée, qu'il a pu y remarquer lorsque vous dormiez? Vous sçavez que ces sortes de choses dépendent entièrement du caprice; un certain air négligé ravit quelquefois un cœur, que toute la parure d'une dame ne sçauroit jamais attraper. Ainsi consolez-vous; vous avez manqué votre coup: le roi trouvoit alors de certains charmes en vous, qu'il n'y remarquera plus. Vous voilà déçue de vos prétentions, si tant est que vous ayez aspiré à cette gloire, tant recherchée des dames, d'être la maîtresse du roi.

La confiance que le comte avoit en la vertu de sa femme, le faisoit parler ainsi. Il avoit raison de s'y confier; mais s'il avoit sçu que le roi brûloit pour elle, et qu'elle en étoit bien informée, il n'auroit pas eu tant d'assurance, connoissant, comme il faisoit, la fragilité du sexe.

Cette petite aventure qui venoit d'arriver au roi et à la comtesse, servit d'entretien à la cour durant quelques jours; mais tout ce qui s'en dit ne fit aucun tort à la vertu de cette dame, et personne ne soupçonna que le roi en

fût amoureux. On crut seulement qu'il vouloit se divertir, par l'occasion agréable qui s'offrit à lui, sans avoir d'autre dessein. Il n'en étoit pas de même du duc de la Feuillade, qui sçavoit l'attachement du roi pour cette comtesse. Il n'ignoroit pas pourquoi le roi s'étoit ainsi émancipé; mais il regrettoit pour ce prince d'avoir si mal réussi, et il blâmoit dans son cœur la cruauté de la dame. Le lecteur peut bien juger qu'il y en avoit un assez grand nombre à la cour, qui auroient voulu être à sa place, qui n'auroient pas eu tant de honte qu'elle, de se montrer en cet état aux yeux du roi; ou qui pour cacher cette honte, auroient fait semblant de dormir.

Tandis que les messieurs et les dames s'entretenoient de cette affaire, et que chacun en jugeoit selon son humeur, le roi étoit fort inquiet, et il ne savoit comment se raccommoier avec sa fière maîtresse. Au fond, l'offense n'étoit pas d'une nature qui méritât une grande punition, et qui dût si fort irriter le cœur d'une dame. Mais il connoissoit l'humeur de la comtesse, et il craignoit toujours cette vertu austère qu'il avoit remarquée en elle. Avant que de se déterminer de quelle manière il devoit se comporter avec elle, il voulut la voir en public, et tâcher de connoître dans ses yeux, et par ses manières, quel étoit l'état de son cœur. Il ne l'eut pas plutôt vue, qu'il jugea d'abord qu'elle n'étoit pas si irritée qu'elle lui

avoit paru lorsqu'il s'émancipa de la manière que j'ai déjà dit, et qu'elle dit au roi ces grosses injures. En effet, sa pensée étoit, comme je l'ai remarqué, que ses filles l'avoient trahie, et l'avoient abandonnée, pour la livrer aux désirs du roi, et ce fut la cause qu'elle ne put pas retenir son ressentiment. Mais quand elle eut reconnu par les discours de ses filles, qu'elles étoient innocentes d'une si noire trahison, et que ce qui étoit arrivé étoit un effet du hasard, sa plus grande colère fut amortie; et dans son âme, elle ne pouvoit condamner la liberté d'un amant, qui trouvoit une occasion si favorable. Elle joignoit à cela les paroles choquantes qu'elle avoit dites au roi, et que ce monarque avoit doucement avalées. Toutes ces considérations servoient à désarmer la comtesse.

Elle étoit dans cet état, quand le roi la vit dans une compagnie de dames, et comme il est bon physionomiste, comme le sont presque tous les amans, il connut d'abord ce qui se passoit dans le cœur de sa maîtresse. Il la vit rougir, dès qu'elle l'aperçut, puis baisser doucement les yeux par une espèce de honte, tourner quelquefois la tête d'un autre côté, parler à bâtons rompus, paroître distraite, inquiète, interdite; avec tout cela il n'y remarqua rien d'ennemi; et il jugea seulement que le souvenir de ce qui s'étoit passé le jour précédent la déconcertoit un peu.

Ce fut la cause que le roi se priva quelques

jours de la voir, pour lui donner le tems de se remettre. Mais ne pouvant vivre si longtems sans l'entretenir de quelque manière, il lui écrivit ce billet :

« Quelque envie que j'aye de vous parler, je
» n'ose l'entreprendre : les derniers discours
» que vous me tîntes sont si terribles pour moi,
» que je n'oserai jamais me présenter devant
» vous, si je n'en ai une permission signée de
» votre main, qui porte l'absolution de mon
» crime. Je l'appelle ainsi par rapport à vous.
» Mais si vous consultez l'amour, si vous con-
» sultez votre miroir, au lieu de blâmer mon
» trop de hardiesse, vous louerez ma discrétion
» et ma retenue. Je veux bien pourtant sou-
» mettre mon jugement au vôtre, et je l'attens
» avec impatience afin de m'y conformer, et de
» régler ma conduite là-dessus. »

La comtesse reçut ce billet et y répondit en ce peu de mots :

« On vous pardonne tout, parce que vous
» êtes roi. Je récuse le tribunal de l'amour :
» c'est un petit étourdi, qui ne juge que par
» caprice ; si vous me voulez voir, ne consultez
» plus un si méchant conseiller. Consultez plu-
» tôt la sagesse, la justice, et la raison, et l'on
» vous écoutera. »

Quoique ce billet n'eût rien de tendre, le roi parut en être satisfait, et c' étoit assez que la comtesse lui permît encore de la voir, sauf à lui à tenir les conditions où elle l'engageoit.

Mais en amour, on promet tout, et souvent on ne tient rien.

Le roi se voyant rétabli dans les bonnes grâces de sa maîtresse, ne songea qu'à pousser son premier dessein. Ce ne furent que bals, que festins, que carrousels, que parties de chasse, pendant le séjour du roi à Fontainebleau, et tout cela se faisoit en faveur de la comtesse. Quoiqu'elle n'eût aucun dessein de rien accorder au roi, elle n'étoit pas fâchée d'en être aimée; elle sentoit même que si elle étoit capable de quelque engagement, ce seroit plutôt pour le roi que pour toute autre personne; elle admiroit sa bonne mine, son port, et ces manières nobles qui accompagnoient tout ce qu'il faisoit; elle trouvoit qu'il faisoit tout en roi, et ce dernier caractère étoit le plus propre pour gagner une dame qui étoit fière naturellement. Mais sa vertu lui étoit d'un grand secours, qui arrêtoit le penchant qu'elle avoit pour ce monarque. Elle l'aimoit peut-être autant qu'aucune de ses maîtresses, qui n'avoient rien de réservé pour ce prince; et si le roi eût pu voir son cœur, il y auroit peut-être vu autant de tendresse qu'en pouvoit avoir la Montespan et la Valière même. Mais comme je viens de le dire, sa vertu étoit un frein qui retenoit ses désirs, et qui lui faisoit un crime d'une tendresse qu'elle chérissoit dans le fond, et qu'elle ne put jamais étouffer.

Combien de fois a-t-elle souhaité de n'avoir

jamais vu le roi ! Elle cherchoit en lui des défauts qu'elle pût haïr ; mais elle n'y en trouvoit pas ; de quelque manière qu'elle regardât ce monarque , elle le trouvoit toujours charmant. Elle l'auroit voulu voir toujours , et elle ne craignoit rien tant que sa vue. Il lui sembloit que toute sa vertu l'abandonnoit , quand elle voyoit paroître ce prince. Pourquoi se contraindre , disoit-elle quelquefois en elle-même ; suivons un penchant si doux. Serai-je la seule ennemie de mon contentement ? Je suis adorée de ce que j'aime ; j'ai un mari commode ; ma réputation est si bien établie que je n'ai rien à craindre de la médisance : pourquoi donc ne pas suivre une passion qui a tant de charmes pour moi ? Mais un moment après elle se reprenoit , et faisant réflexion sur les suites funestes de ce fatal engagement : Je serai , disoit-elle , l'une des maîtresses du roi ? J'en suis aimée , j'en suis estimée aujourd'huy , et demain j'en serai méprisée. Il se dégoûtera de moi comme il a fait des autres , et quand cela ne seroit pas , pourrai-je me résoudre à vivre sans honneur dans le monde , abandonnée de mon mari , méprisée de tous les honnêtes gens , et travaillée d'un cruel remords qui me dévorera jour et nuit ? Je mourrai plutôt , ajoutoit-elle , avant que de tomber dans ce malheur.

Le roi qui ne pouvoit pas sçavoir ce qui se passoit dans son cœur , ne croyoit pas être si avant dans ses bonnes grâces ; il ne sçavoit pas

que la vertu de la comtesse étoit le seul ennemi qu'il avoit à combattre : il ne songeoit qu'à s'en faire aimer , quoique cela fut fait depuis longtems ; mais la comtesse appliquoit tous ses soins à le lui cacher , et vivoit avec lui d'une manière extrêmement réservée. — Ne me direz-vous jamais , madame , lui dit un jour le roi qui la pressoit plus qu'à l'ordinaire , de quelle manière je suis dans votre esprit ? est-ce comme ami ou comme ennemi ? — On ne traite pas les ennemis de la manière qu'on vous traite , lui dit la comtesse d'un ton radouci. — Mais de quelle manière me traitez-vous ? lui dit le roi , puis-je être content de toutes ces marques extérieures de civilité qu'on rend à tout le monde ? Traitez-moi , je vous prie , avec moins de respect , et rendez-moi un peu de cette tendresse , dont mon cœur est rempli pour vous. — Je vous rends , dit-elle , ce que je puis et ce que je dois , et je vous supplie de ne m'en demander pas davantage. — Votre pouvoir est bien petit à ce que je vois , lui dit cet amant ; mais c'est votre rigueur qui le veut borner ainsi , et vous vous faites un devoir à votre mode , et qui s'accommode assez avec votre indifférence. — Je voudrois que cela fût , lui répliqua la comtesse. — Eh ! qu'est-ce donc , lui dit le roi , qui vous fait vivre avec moi d'une manière si réservée ? — C'est que vous êtes le plus redoutable de tous les hommes , lui dit alors la comtesse , témoin ce que vous fîtes l'autre jour. — Il paroît bien ,

madame, répliqua le roi, que je ne le suis pas beaucoup, et que vous l'êtes bien davantage, puisque je n'ose vous attaquer que toute endormie, et encore est-ce en tremblant; mais je me soucie peu que vous me croyiez redoutable; je ne songe qu'à me faire aimer, et non à me faire craindre. — L'un ne va jamais sans l'autre, dit la comtesse, et vous en sçavez plus que moi sur cette matière. — Eh! de quoi me sert toute ma science, dit alors le roi, si je n'ai pu encore vous l'apprendre ni vous obliger à m'aimer? — Je voudrois employer la mienne à vous guérir et à vous mettre en repos, lui répliqua la comtesse. — Pour guérir, lui dit le roi, cela n'arrivera jamais, et pour me mettre en repos, il ne dépend que de vous. — Je vous ai déjà dit, Sire, lui répliqua la comtesse, que s'il ne falloit que ma vie, vous auriez ce que vous désirez; ne me reprochez donc plus que je suis insensible, et croyez que je suis plus à plaindre que vous ne pensez. Le roi ne voulut pas la presser davantage, de peur de l'irriter; et elle se contenta de lui parler d'une manière ambiguë, et qu'on pouvoit également appliquer, ou aux sentimens tendres qu'elle avoit pour le roi, ou à l'importunité que lui causoit son amour.

Le lendemain de cette conversation, le roi voulut se donner le plaisir de la chasse, où un grand nombre de seigneurs et de dames devoient accompagner Sa Majesté. Ce prince qui avoit

toujours son amour en tête, communiqua un dessein qu'il avoit au duc de la Feuillade, qui devoit aussi l'accompagner, afin qu'il employât toute son adresse à le faire réussir. Le jour ne fut pas plutôt venu que tout se disposa pour cette chasse. On ne pouvoit rien voir de plus beau que cet équipage, tout répondoit à l'ordre et à la magnificence du roi. Les dames ressembloient à de jeunes amazones, et les messieurs s'étoient ajustez d'une manière, qui avoit quelque chose de galant et de guerrier. Le roi surtout se distinguoit par dessus tous les autres, et avec cette mine fière et cet équipage de chasseur, on l'auroit pris pour un Mars ou pour un Apollon. Il avoit toujours les yeux sur sa maîtresse, et il pensoit bien moins aux bêtes qu'on alloit courre, qu'au cœur qu'il avoit dessein de surprendre.

On ne fut pas longtemps dans la forêt, que les chiens lancèrent divers cerfs, et plusieurs autres bêtes fauves. Les uns se mirent à piquer après les chiens, et les autres à se poster en divers endroits, pour voir passer la bête.

Comme je n'ai pas dessein de décrire cette chasse, je dirai seulement qu'il se fit tant de courses, tant de tours à droite et à gauche, dans ces vastes forêts de Fontainebleau, que la plupart de ceux qui formoient cette partie de chasse, furent dispersés en divers endroits.

Le roi ne perdoit jamais de vue la comtesse, qu'il regardoit déjà comme sa proie, et le duc

de la Feuillade, qui conduisoit toute cette affaire, la fit réussir selon les désirs du roi. Il le fit avec tant d'adresse en plaçant les chasseurs dans de certains postes, et les dames en d'autres, sous prétexte de donner à tous le plaisir de cette agréable chasse, que le roi se trouva, je ne sçais comment, tout seul avec la comtesse, dans le lieu le plus écarté du bois, sans qu'elle eût eu le tems de s'apercevoir que ses compagnes l'avoient abandonnée, et que tout le reste de cette illustre troupe couroit, ou plutôt voloit avec une ardeur incroyable.

Qui pourroit décrire son étonnement de se trouver seule avec le roi dans un lieu désert et solitaire, ne voyant personne pour venir à son secours, et n'oyant plus ni le son du cor, ni l'aboyement des chiens, ni les cris des chasseurs? Le lieu où ils se trouvèrent étoit un vallon couvert de deux petites montagnes, ombragé d'un grand nombre d'arbres à haute futaye, au pied desquels couloit un ruisseau, dont le murmure faisoit un bruit agréable. Cette situation fut cause qu'on perdit de vue tous les chasseurs, et qu'on n'entendit plus ce bruit qui accompagne ordinairement la chasse. Enfin il sembloit que Vénus et Diane s'étoient données le mot pour faire venir en ce lieu nos deux amans. Toutes choses sembloient conspirer au bonheur du roi, et il croyoit toucher à ce moment heureux, après lequel il avoit tant soupiré, lorsqu'il remarqua un changement considérable sur

le visage de la comtesse. Cette pauvre dame blêmit, trembla, et fut saisie d'une sueur froide, comme si elle alloit rendre l'âme. Le roi lui demanda si elle se trouvoit mal, et elle lui ayant répondu que non, il comprit d'abord quelle étoit la cause de ce changement. C'étoit comme une innocente colombe qui se voit déjà entre les griffes d'un vautour. Elle fit pourtant tout ce qu'elle put pour se remettre, pour ne donner pas à penser au roi qu'elle se défoit de lui, et qu'elle ne se croyoit pas en sûreté. Elle fit donc un effort sur elle-même, et après avoir loué la beauté du lieu, elle dit qu'elle étoit surprise de ne voir venir personne, et que si Sa Majesté le trouvoit bon, ils montassent sur une de ces collines, pour découvrir de quel côté pouvoient être les chasseurs. — N'en soyez point en peine, madame, lui dit le roi, nous les trouverons assez; délassons-nous, cependant, et puisque vous trouvez ce lieu agréable, nous ferons bien d'en considérer les beautés.

En disant cela, il descendit promptement de cheval, et voulut aider la comtesse à en faire de même, à quoi elle s'opposa autant qu'elle put, disant que ce n'étoit point la peine, et qu'elle verroit plus commodément tous les lieux que le roi vouloit lui faire voir, que si elle étoit obligée de marcher. — Eh bien, nous nous reposerons, dit le roi, et nous ferons reposer nos chevaux. Enfin il la pressa si fort de descendre de cheval, qu'elle ne put plus s'en défendre.

Le roi la prit entre ses bras, et ne pouvoit contenir sa joie, d'avoir en son pouvoir ce qu'il aimoit le plus au monde. Après avoir attaché lui-même les chevaux à un arbre, il prit la comtesse par la main, et la fit asseoir sur un gazon extrêmement verd, tel que les poètes nous le décrivent dans leurs fables, et qui sembloit n'avoir jamais été foulé par les hommes, tant il étoit beau et riant. — Avouez, madame, lui dit le roi, que c'est un lieu bien charmant? — Je le trouve comme vous, répliqua la comtesse; mais il a quelque chose de trop sombre et même d'affreux; cela vient sans doute de ce qu'il est si peu habité. — Eh! quelle habitation plus belle peut-on lui souhaiter, dit alors le roi, que celle de votre charmante personne? Il suffit que vous y soyez pour rendre ce lieu le plus beau qui soit dans l'univers; et pour moi, je renoncerois de bon cœur à toute la magnificence de ma cour pour y passer toute ma vie auprès de vous.

En disant cela, il prit une de ses belles mains qu'il serra passionnément, et qu'il baisa plusieurs fois avec une tendresse extrême.

La comtesse n'eut pas la force de retirer sa main, soit que la crainte se fût emparée de son cœur, soit qu'aimant véritablement le roi, elle ne crût pas lui devoir refuser cette petite faveur. Ce prince amoureux, qui n'avoit pas dessein d'en demeurer là, et qui vouloit pousser plus loin sa conquête, ne songea qu'à

gagner toujours du terrain ; il mit sa main sur la gorge de la comtesse, et essaya de lui prendre quelques baisers ; mais elle le repoussa, et lui dit d'un ton sévère : — N'étoit-ce que pour cela que vous m'arrêtiez ici ? Je vous prie, Sire, remontons à cheval, et tâchons de rejoindre notre compagnie. — Et où voulez-vous aller, madame ? lui dit le roi. Nous ne savons pas la route qu'ils ont prise ; au lieu d'aller où ils sont, nous prendrons peut-être un chemin opposé ; le plus sûr est de les attendre ici, et nous les verrons bientôt paroître par quelque endroit. — Mais que dira-t-on de vous et de moi, lui dit la comtesse, quand on saura que nous avons été tous deux ensemble dans ce lieu désert, l'espace d'une heure ? — Eh ! il n'y a qu'un moment que nous y sommes, lui dit cet amant passionné ; il paroît bien que vous ne vous plaisez guère avec moi. Et quand nous y serions deux heures entières, que craignez-vous ? La réputation de votre vertu vous met à couvert de tout. Ne craignez rien, madame, ne craignez rien de ce côté-là ; donnons-nous entiers à l'amour, tout nous y convie, personne ne nous voit ici, et vous voyez un prince à vos pieds prêt à expirer par la violence de sa passion, si vous n'avez pitié de ses maux. — Ce n'est pas pourtant ce que vous m'aviez promis, dit la comtesse, que vous n'attenteriez jamais rien contre mon devoir. — Ah ! cruelle, lui dit le roi, que vous connoissez peu les loix de l'amour !

Est-ce à un esclave à tenir ses promesses ? Je ne suis plus à moi , je suis tout à vous , ma chère comtesse , je me sens entraîné par une force irrésistible ; je ne suis plus maître de mes mouvemens ; je ne puis que vous aimer , je ne puis que vous le dire , et je me sens mourir , si vous ne prenez pitié d'un malheureux !

Le roi accompagna ces paroles de plusieurs soupirs et de quelques larmes, qui attendrirent le cœur de la comtesse. Elle aimoit ce prince ; mais elle ne pouvoit jamais se résoudre à lui abandonner ce qu'elle avoit de plus cher au monde. — Si un amour réciproque vous peut contenter , lui dit cette sage comtesse , je vous ferai , Sire , une déclaration que je ne vous ai jamais faite , et que rien ne seroit capable de m'arracher, si elle n'étoit sincère. Je vous aime , mon cher prince , car je puis bien vous nommer ainsi , avec toute l'ardeur et toute la tendresse dont une femme comme moi peut être capable ; oui , je vous aime , autant qu'on peut aimer ; mais je ne puis renoncer pour vous à l'honneur , à la vertu , ni à aucune chose qui me puisse faire perdre votre estime.

Ces paroles de la comtesse ne firent qu'enflammer davantage le cœur du roi. Il venoit d'entendre de la bouche de sa maîtresse qu'il en étoit aimé tendrement. Il n'est rien de si doux pour un amant passionné , et ce prince ne pouvoit contenir sa joie. — Mais seroit-il bien

vrai que vous m'aimassiez, dit-il à sa charmante comtesse, et que vous m'en donniez si peu de marques! Non, quoique vous en veuillez dire, vous n'avez jamais senti les traits de l'amour. — Hélas! si je ne vous aimois, lui répondit-elle avec un air languissant, je ne vous souffrirois pas comme je vous souffre. — Eh! croyez-vous, madame, lui dit le roi, qu'un cœur qui aime se puisse contenter de si peu de chose? Ah! que vous aimez foiblement, si vous en jugez ainsi.

Alors ce prince devenu plus hardi, par la déclaration que la comtesse venoit de lui faire, attacha sa bouche contre la sienne, et lui donna un baiser, dont elle ne put jamais se défendre. Elle se laissoit entraîner par un si doux charme, l'honneur ne battoit déjà que d'une aile, l'amour commençoit d'avoir le dessus, et le roi profitant d'un tems si précieux à l'amour, alloit se mettre en possession d'un bien qui lui étoit plus cher alors que sa couronne, lorsque la comtesse revenant comme d'un profond assoupissement, et voyant qu'elle ne pouvoit résister au roi, fit semblant de consentir à tous ses désirs, et le pria seulement de changer de place, disant qu'elle étoit incommodée dans cette assiette. Le roi qui voyoit qu'en procurant le plaisir de la comtesse, il ne feroit qu'augmenter le sien, consentit sans peine à tout ce qu'elle voulut. Ils changèrent d'abord de place, et la comtesse prenant son tems, saisit l'épée du roi,

qu'elle tira du fourreau, et recula de trois ou quatre pas en arrière. Le roi qui crut qu'elle vouloit s'en servir contre lui, s'alla jeter à ses pieds, et lui dit : — Madame , si vous demandez ma mort, me voici prêt à la recevoir de votre main. — Non, Sire, lui dit la comtesse, ce n'est pas votre mort que je demande; ma main ne vous fera jamais aucun mal; vous n'êtes point coupable. Mais c'est moi, c'est moi que je veux punir de la foiblesse où je suis tombée par mon malheur.

En disant cela, elle alloit tourner la pointe de l'épée contre son estomac, si le roi ne l'eût empêchée. — Qu'allez-vous faire, dit-il, trop vertueuse comtesse? Vous n'avez rien à vous reprocher, et pourquoi voulez-vous vous punir d'un crime que vous n'avez point commis? — Il est vrai, dit-elle, mais c'est pour m'empêcher de le commettre.

Le roi, touché du triste état où il la voyoit, promit de ne la presser plus; et en effet elle étoit plus propre alors à inspirer la compassion que l'amour, et l'on voyoit dans ses yeux et sur son visage toutes les marques d'un véritable désespoir. De sorte que le roi qui l'aimoit plus que sa propre vie, et qui craignoit pour elle quelque chose de funeste, lui redemanda son épée, la fit remonter à cheval, et après y être monté lui-même, ils sortirent de ce vallon, montèrent sur une des deux collines, et découvrirent de loin leurs chasseurs qui venoient de forcer un cerf. Ils étoient assez en peine de sa-

voir où pouvoit être le roi, et il n'y avoit que le duc de la Feuillade qui s'imaginât ce qui en étoit. Le roi ne les eût pas plutôt joints, qu'il leur dit qu'il s'étoit posté à un endroit avec la comtesse, où il croyoit voir passer la bête; mais qu'il n'avoit pas eu tout le plaisir qu'il s'étoit promis, ni la comtesse non plus, avec laquelle il avoit espéré de le partager. Il n'y eut que le duc de la Feuillade, qui savoit l'amour du roi, qui comprit le sens caché de ces paroles. Et la comtesse qui vouloit bien qu'on l'entendît de la chasse, prit incontinent la parole, et dit qu'elle ne s'étoit jamais tant ennuyée. — Vous ne devez vous en prendre qu'à moi, lui dit ce prince, car c'est moi qui vous ai conseillée de prendre ce méchant poste. — Je ne m'en prends, dit-elle, qu'à ma mauvaise fortune, ou à cette maudite bête, qui n'a pas voulu passer devant nous, et qui fuit, je crois, devant votre Majesté, comme tous vos autres ennemis.

Quoiqu'elle n'eût pas grande envie de plaisanter, elle fit pourtant un effort sur elle-même, pour cacher le désordre de son cœur, qui étoit encore tout troublé de ce qui venoit de lui arriver.

— Ce fut ainsi que se passa cette chasse, où le roi n'obtint pas tout ce qu'il auroit voulu; mais où il reconnut pourtant qu'il étoit plus aimé qu'il ne s'étoit imaginé. Il ne pouvoit comprendre qu'une femme qui l'aimoit si tendrement, qui le lui avoit dit à lui-même, et qui en

avoit donné des marques, plus certaines encore que ses paroles, pût se refuser un plaisir qui est le tribut ordinaire de l'amour, et la fin que tous les amans se proposent. Cela le passoit, et il étoit si peu accoutumé à voir de semblables prodiges de vertu, qu'il ne pouvoit se lasser d'admirer celle de la comtesse; quoique ce fût cette vertu, qui seule étoit contraire à son amour, et s'opposoit à tous ses désirs. Ce fut aussi environ en ce temps-là, que le roi dit ces paroles, que j'ai rapportées au commencement de cette histoire, *qu'il n'y avoit que deux femmes à la cour qui fussent véritablement chastes et pour lesquelles il feroit serment qu'elles étoient fidèles à leurs maris*. C'étoient la reine, comme j'ay dit, et la comtesse de L..., qu'il venoit de mettre à une si grande épreuve.

Cependant cette vertu, dont le roi n'étoit que trop persuadé, ne fut pas capable de refroidir son amour. S'il n'en eût pas été aimé, peut-être qu'il auroit abandonné le dessein de cette conquête, qu'il auroit regardée comme une chose impossible, ayant à combattre ces deux redoutables ennemis: l'honneur et l'aversion de sa maîtresse. Mais ayant l'amour de son côté, il se flatta toujours de quelque espérance. Il avoit vu cet honneur presque aux abois, et sans ce moment fatal, qui fit faire quelque réflexion à la comtesse, il alloit être le plus heureux de tous les amans. Enfin on peut dire que l'amour du roi augmentoit par toutes ces difficultés, et

que la gloire et l'ambition, dont il est si fort touché, s'y mêloient en quelque sorte. Il se faisoit une espèce d'honneur de triompher de la plus vertueuse dame de son siècle; il se figuroit mille secrètes douceurs, qu'il n'avoit jamais goûtées avec ses autres maîtresses, et il se promettoit des plaisirs infinis dans une jouissance qui lui auroit tant coûté. Cela fait bien voir que les plaisirs des amans ne sont que dans l'imagination, et que selon que cette imagination agit, ces plaisirs sont plus ou moins grands. Et comme cette faculté de notre âme supplée au défaut des sens, pour grossir les objets que les sens n'aperçoivent pas, celle du roi pouvoit agir dans toute son étendue par l'extrême sévérité de sa maîtresse; et son imagination lui représentant des plaisirs, que ses sens n'avoient jamais goûtés avec elle, les lui figuroit beaucoup plus grands; et tout cela, comme j'ai dit, le rendoit plus amoureux.

En ce temps-là, le roi et la comtesse tombèrent malades presque en même temps. Le roi fut attaqué d'une grosse fièvre, qui lui fut causée par sa passion, et par la grande agitation qu'il s'étoit donnée le jour de cette chasse; et la comtesse de la frayeur qu'elle avoit eue, du chagrin qu'elle avoit de s'être sitôt déclarée, et fâchée de sentir dans son cœur une passion qui alloit contre son devoir. Toutes ces choses jointes ensemble, la firent tomber dans une maladie de langueur, qu'on craignoit voir dégénérer

en phthisie. La fièvre du roi redoubla, quand il sçut que la comtesse étoit malade. Et la comtesse, qui ne pouvoit haïr le roi, devint encore plus triste et plus abattue, dès qu'elle apprit l'état de ce prince, dont la vie étoit en grand danger. Il ne se passoit point de jour, que le roi ne s'informât de la santé de la comtesse, et cet empressement que le roi faisoit paroître, fit ouvrir les yeux à quelques-uns, et leur fit soupçonner avec raison, qu'il avoit des sentimens tendres pour cette dame. La Montespan qui venoit de prendre les eaux de Bourbon, et qui n'avoit pas vu le roi depuis quelque temps, fut la première à s'en apercevoir. Et comme elle croyoit alors posséder seule le cœur du roi, car la Vallière avoit renoncé au monde, elle ne pouvoit se consoler qu'une autre le lui voulût disputer. Mais ce qui la fâchoit plus que tout, c'est que l'intérêt que le roi témoignoit prendre de la santé de Madame de L . . . ne lui faisoit que trop connoître qu'il en étoit véritablement amoureux. Ce fut alors que toute sa jalousie se réveilla, et qu'elle chercha mille moyens pour traverser ce nouvel engagement, pour ruiner sa rivale, et pour la détruire dans l'esprit du roi, ou dans celui de son mari, ou pour faire tous les deux ensemble; mais elle ne fit ni l'un ni l'autre.

La première chose qu'elle fit, fut de tâcher à découvrir où elle en étoit avec le roi. Elle en fut bientôt instruite par un cas fortuit, qui

lui fit tomber entre les mains la réponse que la comtesse avoit faite à son billet. Comme la Montespan avoit la liberté d'entrer à toutes les heures de jour dans la chambre du roi, elle y fut un jour qu'il reposoit, et comme cet amant pensoit toujours à sa nouvelle maîtresse, il ne pouvoit se lasser de lire le billet qu'elle lui avoit écrit, quoiqu'il ne fût pas aussi tendre qu'il l'auroit bien souhaité.

Le jour que la Montespan trouva le roi qui dormoit, il avoit tenu ce billet entre ses mains, et le sommeil l'ayant saisi, il l'avoit laissé tomber à la ruelle de son lit. Dès qu'elle vit ce papier par terre, elle le prit pour voir ce qu'il contenoit, et elle comprit d'abord que le roi aimoit la comtesse avec toute l'ardeur d'un amant, et qu'il n'avoit encore obtenu d'elle aucune faveur considérable. Elle se contenta d'avoir satisfait sa curiosité, et remettant le billet où elle l'avoit trouvé, elle sortit tout doucement de la chambre pour n'interrompre pas le sommeil du roi, et alla penser aux moyens de ruiner une passion, qui, selon toutes les apparences, lui devoit faire perdre son grand crédit, et les bonnes grâces du roi. Elle fit savoir au comte par des voyes indirectes, que sa femme recevoit des lettres d'un amant qui n'étoit pas à mépriser, et qu'elle à son tour, lui en écrivoit de fort tendres.

Le comte méprisa d'abord cet avis, et pour faire voir le peu de cas qu'il en faisoit, il voulut

le dire à sa femme, et s'en divertir avec elle. — Savez-vous, Madame, lui dit-il, qu'on me donne un rival, et un rival qui n'est pas à mépriser?

La comtesse qui ne comprit pas d'abord ce qu'il vouloit dire, lui demanda s'il avoit quelque nouvelle maîtresse. — Ce n'est point cela, lui dit son mari, c'est vous-même qui avez fait un amant.

La comtesse rougit un peu, et le comte attribua cette rougeur à la pudeur de sa femme. — Et quel est cet amant, dit-elle, qu'on me donne? — On ne me l'a pas nommé, lui dit le comte; mais on dit que c'est un amant aimé, qui vous a souvent écrit, et à qui vous répondez d'une manière fort tendre. Je ne vous croyois pas si secrète dans vos amours. — Elles sont si secrètes, lui dit la comtesse, que je n'en sais rien moi-même, et je vous promets que dès que cet amant paroîtra, vous en serez averti. Mais, toute raillerie à part, ajouta-t-elle, est-il bien vray qu'on vous a fait un pareil rapport? — Il est aussi vray, lui dit le comte, comme il est vray que je n'en croy rien.

Cela remit entièrement l'esprit de sa femme, qui s'étoit un peu alarmée; et dès que son mari l'eût quittée, elle brûla le billet qu'elle avoit reçu du roi, qui étoit la seule chose qui pouvoit la convaincre de ce qu'on avoit tâché de faire croire au comte son époux. Et pour la réponse qu'elle avoit faite à ce prince, elle

étoit conçue avec tant de retenue et tant de sagesse, qu'elle ne craignoit pas que son mari pût lui en faire une affaire. Ainsi l'esprit jaloux de la Montespan n'avança rien de ce côté-là, pour perdre sa rivale dans l'esprit de son mari.

Elle attendoit que la santé du roi fût un peu rétablie, pour faire jouer d'autres ressorts, qui pûssent le dégoûter de l'amour de la comtesse.

Comme les maladies violentes ne sont pas de longue durée, celle du roi, qui étoit une fièvre ardente, le quitta après le huitième jour. La Montespan le voyant déjà remis, et qu'il n'y avoit rien à craindre pour sa santé, fit ses visites plus longues, et ne songea qu'à divertir ce monarque, en lui apprenant tous les jours quelque nouvelle galanterie. — Eh! vous ne me dites rien de la comtesse de L, dit le roi à la Montespan, d'un air qui marquoit qu'il prenoit beaucoup de part à ce qui la regardoit. Est-ce qu'elle est sans intrigue? Est-ce qu'elle manque de charmes? Est-ce enfin, comme on me l'a assuré, qu'elle est aussi austère qu'une carmélite, et que sa vertu fait trembler tous ceux qui osent l'approcher?

La Montespan, qui attendoit à toute heure une semblable question de la bouche du roi, fut bien aise de le satisfaire là-dessus; ou pour mieux dire de se satisfaire elle-même, en disant des choses de cette comtesse, qui pourroient empêcher le roi de penser plus à elle. — Sire, lui dit la Montespan, en affectant un air ingénu,

ceux qui la connoîtront bien , ne se feront pas une grande violence de renoncer à cette conquête, et ce ne sera pas sa vertu qui les en rebutera. — On dit pourtant, répliqua le roi, que jamais femme n'a été plus sévère que celle-là. — Je ne sais pas, dit la Montespan, qui se plaint de la sévérité ; mais je sais bien que la maxime des fausses prudes, qui ne peuvent pas avoir d'amans, est d'affecter une vertu austère, afin qu'on ne dise pas d'elles dans le monde, que c'est faute d'appas, qu'on les laisse-là ; mais que c'est qu'elles sont plus chastes que tout le reste des femmes. — Ce que vous dites-là, reprit le roi, est bon pour celles qui sont sur le retour de l'âge, ou qui manquent de beauté ; mais cela ne se peut pas dire de la comtesse ; elle est jeune et belle, elle a l'esprit brillant et poli, et il y a peu de femmes à la cour qui ayent autant de charmes qu'elle. — Je conviens de ce que vous dites, répondit la Montespan ; mais votre Majesté me permettra de lui dire que c'est une belle pomme qui est gâtée au dedans. — Expliquez-vous, je vous prie, dit le roi ; est-ce qu'elle a des défauts cachés ? — Je ne les ai pas vus, reprit-elle ; mais il y a une femme qui la sert depuis longtemps, qui a dit à l'une des miennes, que sa maîtresse avoit des ulcères en divers endroits de son corps ; qu'il n'y avoit qu'elle seule, qui les lui pansoit, et son mari, qui le sçeuissent ; et que lui-même en étoit si fort dégoûté, que la plupart du temps il ne

couchoit pas avec elle. — Je suis surpris, repartit le roi, de ce que vous m'apprenez. Cependant la comtesse a un embonpoint le plus frais et le plus beau du monde, et un teint des plus unis. — Et c'est cela même, dit la Montespan, qui produit cet embonpoint que vous dites; au moins c'est ce que j'entends dire tous les jours aux médecins, que toutes les mauvaises humeurs se jettent sur ces endroits, et que c'est pour cela que tout le reste du corps est si net et si poli. — Mais cela l'empêcherait-elle d'avoir des amans? dit alors le roi. Peuvent-ils deviner une chose qui ne paroît point du tout? — Je ne vous ai pas dit, Sire, répliqua la Montespan, que c'étoit cette raison qui éloignoit les amans. Mais j'ai dit à votre Majesté, si elle y a pris garde, que c'est ce défaut qui n'est que trop connu d'elle-même, qui lui fait fuir souvent le grand monde, et lui fait aimer la retraite. Que lui serviroit, après tout, ajouta-t-elle, de faire des amans, qu'elle n'oseroit rendre heureux, quelque envie qu'elle en eût? ou si elle en venoit jusques-là, elle est assurée qu'ils se dégoûteroient d'abord, et qu'elle les perdrait de la manière la plus honteuse, pour des personnes de notre sexe.— Elle fera donc bien de s'en tenir, dit le roi, à ce qu'on appelle la *petite oye*, de ne laisser prendre à ses amans que les dehors de la place. — Cela seroit bon, dit la Montespan, si on pouvoit s'en tenir-là; mais vous savez, Sire, qu'en amour on va plus loin qu'on ne pense.

Après cela, cette malicieuse femme qui vouloit se réjouir aux dépens de sa rivale, dit que si son mari étoit jamais jaloux, il n'avoit qu'à faire voir sa femme tout nue, et qu'il ne devoit pas craindre qu'il lui arrivât jamais ce qui arriva à cet ancien roi de Lydie. Le roi qui ne se pique pas fort de lecture, pria la Montespan de lui raconter cette histoire. — La voici, dit-elle, Sire, en peu de mots, telle que je l'ai lue dans Hérodote. Candaule, qui étoit le nom de ce prince, avoit une femme extrêmement belle, et par une bizarrerie dont on ne sait pas la cause, il la fit voir toute nue à Gygès, son favori, qu'il avoit fait cacher dans la chambre de la reine. — C'étoit sans doute, dit le roi, pour lui faire voir que son corps étoit aussi beau que son visage. — Il l'étoit en effet, dit la comtesse, et Gygès en devint amoureux ; mais je ne crois pas que le comte doive craindre rien de semblable de ceux qui verroient sa femme dans le même état. — Je n'aurai jamais cette curiosité, dit le roi, voulant dissimuler sa passion ; mais je suis fâché pourtant pour l'amour de cette comtesse, que les apparences soient si trompeuses, et que sous un si beau dehors, il y ait des choses si dégoûtantes. — Si votre Majesté y prenoit la moindre part, je serois bien fâchée, dit la Montespan, de vous avoir dit une chose qui pût vous faire quelque chagrin. Mais en cas qu'il vous prît jamais envie de l'aimer, ajouta-t-elle, avec un souris forcé, il est bon

que votre Majesté en soit avertie, de peur qu'elle n'allât trop avant, et qu'elle ne voulût voir des choses qui ne lui feroient pas plaisir. — Je vous sçais gré de ce bon avis, lui dit le roi, mais cela ne m'arrivera jamais.

La Montespan ne fut pas plutôt sortie, que le roi fit de profondes réflexions sur ce qu'elle lui avoit dit. C'est un terrible embarras pour un amant qui aime une femme jusques à l'adoration, quand on lui vient dire qu'elle a des défauts cachés.

Le roi ne remarquoit rien en la comtesse, qui ne l'assurât que c'étoit une beauté achevée. Sa gorge et son visage démentoient déjà le discours de la Montespan, et s'il n'avoit pas vu tout le reste, il en avoit assez vu le jour de sa dernière chasse, pour lui faire juger que tout ce qu'on venoit de lui dire n'étoit qu'une calomnie. Il soupçonna même que la Montespan ayant eu quelque connoissance de l'inclination qu'il avoit pour la comtesse, pourroit avoir inventé toute cette fable pour l'en dégoûter. Il sçavoit qu'elle étoit artificieuse et d'une humeur fort jalouse. Enfin il alla se ressouvenir que le même jour qu'il avoit laissé tomber le billet de la comtesse, après qu'il se fût endormi, on lui dit que la Montespan étoit entrée dans sa chambre, et qu'après avoir demeuré quelque temps à la ruelle du lit, elle s'étoit retirée, de peur d'éveiller le roi. Faisant réflexion à toutes ces choses, il ne douta point que tout ce que la

Montespan venoit de lui dire ne fût de son invention. De sorte que tous ses stratagèmes furent inutiles, et ne firent aucun mal à sa rivale. Elle vécut toujours le mieux du monde avec son mari, qui n'eut pas le moindre soupçon de sa fidélité. Et le roi l'aima plus que jamais.

Ce monarque ne pouvoit plus contenir son feu ; les divers assauts qu'il avoit donnés à sa maîtresse , et qui avoient toujours échoué, ne servoient qu'à l'enflammer davantage, et à rendre ses désirs plus violens. Ce beau fruit qu'il n'avoit goûté que du bout des lèvres, ne faisoit qu'aiguiser , s'il faut ainsi dire, son appétit, et échauffer son imagination. Enfin il lui tarδοit de sçavoir comment la comtesse étoit faite, non pas pour s'éclaircir de ce que la Montespan lui en avoit dit, mais pour apaiser l'ardeur de sa flamme. Quelque expert qu'il fût en l'art d'aimer, il étoit au bout de sa science, et il ne sçavoit plus que faire, après avoir manqué la plus belle occasion que l'amour puisse offrir à un amant. Être seul avec sa maîtresse au milieu d'un bois, apprendre de sa bouche qu'on en est aimé, profiter d'un si doux aveu, presser vivement la place, monter jusques à la brèche, et se voir repoussé à l'entrée: c'est ce qu'il ne pouvoit pas comprendre.

— Il faut, disoit-il, ou que cette femme soit tout-à-fait insensible, ou qu'elle ait une vertu plus qu'humaine. Mais puisque les charmes de l'amour n'y peuvent rien, il faut se servir de

quelque vieille ruse. Cette femme se fait un crime de ce que l'amour a de plus doux : il faut que l'hymen vienne ici à notre secours, et que nous nous servions du même stratagème, dont se servit Jupiter pour jouir de la chaste et belle Alcmène. Puisqu'un amant, et un amant aimé, ne peut pas vaincre une vertu si farouche, tâchons de nous transformer et de prendre la figure du mari, pour tromper une femme trop fidèle.

Ce qui acheva de déterminer le roi à prendre un dessein si périlleux, fut une aventure singulière qui venoit d'arriver depuis peu de jours, qui servit longtemps de divertissement à la cour, et dont le bruit se répandit assez loin.

Deux gentilshommes, à peu près de même âge et de même taille, avoient épousé depuis quatre ans deux femmes bien faites, qu'ils aimoient beaucoup, et dont ils étoient tendrement aimés ; mais dont ils n'avoient eu aucun enfant. Comme ils avoient de grands biens, et qu'ils craignoient de ne laisser point de successeurs, il n'est rien qu'ils ne tentassent pour rendre leurs femmes fécondes ; remèdes, purgations, eaux minérales : tout étoit mis en usage. Et parce que les médecins leur dirent qu'il falloit réitérer ces remèdes à diverses fois, ces Messieurs ne manquoient par d'aller tous les ans avec leurs épouses aux eaux de Bourbon. Ils y furent cet été que le roi étoit à Fontainebleau. Comme le temps étoit fort beau, il y

eut cette année plus de foule qu'à l'ordinaire. Toutes les hôtelleries étoient remplies, et ces deux gentilshommes ne purent trouver qu'une chambre, où il y avoit pourtant deux lits. Cela suffisoit pour eux et leurs femmes; car pour leurs valets, ils couchèrent où ils purent. S'étant donc mis en possession de leur chambre, et ayant soupé en très-bonne compagnie, ils proposèrent à leurs femmes d'aller prendre un peu de frais et de jouir du plaisir de la promenade. Mais elles dirent qu'elles étoient fatiguées du voyage, et qu'étant obligées de se lever de bon matin pour prendre les eaux, elles seroient bien aises de se délasser, et de se coucher bientôt; mais que pourtant ils ne se privassent pas eux-mêmes de ce plaisir. Ces bons maris qui ne vouloient point contraindre leurs femmes, ni se contraindre eux-mêmes, firent tout ce qu'elles voulurent; ils allèrent se promener, ils virent là tout ce qu'il y avoit de beau monde, de l'un et de l'autre sexe; et ce temps leur parut si court, qu'il étoit près de minuit quand ils arrivèrent à leur logis. Leurs femmes étoient couchées il y avoit deux heures, elles dormoient profondément, et leurs maris, de peur de les éveiller, firent le moins de bruit qu'ils purent en se couchant; ils se déshabillèrent, ils éteignirent eux-mêmes la chandelle, et chacun d'eux se mit le plus doucement qu'il put au lit, où il croyoit trouver sa femme.

On ne sçait pas bien si leurs épouses n'avoient

pas bien distingué les lits qui avoient été arrêtés par leurs maris, ou si ces Messieurs eux-mêmes, distraits par les différens objets qu'ils avoient vus à la promenade, ou peut-être accablés du sommeil, prirent un lit pour un autre; quoi qu'il en soit, car cela ne fait rien à l'affaire, ces deux gentilshommes, au lieu de s'aller mettre chacun auprès de sa femme, s'allèrent coucher chacun avec celle de son ami.

Ces quatre personnes passèrent ainsi toute la nuit sans qu'aucune d'elles s'aperçût de cet étrange *quiproquo*. On peut bien croire que ces Messieurs qui souhaitoient tant d'avoir des enfans, et qui étoient allés là pour cette seule raison, ne passèrent pas toute la nuit sans rien faire, et qu'ils travaillèrent de toute leur force à la propagation de leur espèce. Leurs belles épouses, qui avoient le même désir, s'y employèrent aussi avec affection, et avec toute l'ardeur de leur sexe.

Enfin, le matin étant venu, on voit paroître le jour, on songe à se lever, on tire le rideau, on se parle; mais qui pourroit exprimer la surprise de ces deux femmes, et de ces deux maris à la vue d'une si étrange métamorphose? Ils demeurent tous confus, ils sont tous quatre muets et interdits, personne n'ose parler, aucun n'a la force d'interroger son voisin, ni de lui demander comment il a passé la nuit, de peur d'en trop apprendre. Chacun se flatte que son compagnon a dormi toute la nuit; chacun se

console d'avoir au moins tiré parti d'une affaire si délicate, et de n'être pas la dupe. Chacun sçavoit bien ce qu'il avoit fait de son côté; mais il étoit en peine d'apprendre ce qui s'étoit passé à l'autre bout de la chambre. Aucune de ces femmes n'osoit regarder son mari, et encore moins celui qui venoit d'occuper sa place; et les maris n'osoient pas regarder leurs femmes de peur de voir sur leur visage des marques trop certaines d'un affront irréparable.

Il se passa une scène muette, qui exprima plusieurs passions différentes. Enfin, il y en eut un plus impatient, qui tirant brusquement sa femme par le bras, lui dit tout en colère : — Pourquoi vous allâtes-vous coucher dans cet autre lit? Ne sçaviez-vous pas que c'étoit celui-ci que j'avois arrêté pour nous deux? — J'avois cru, dit-elle, que c'étoit l'autre, et je vous prie de ne me pas quereller pour une chose dont j'ai plus de chagrin que vous, et dont je ne me consolerais de ma vie. — Tant pis, lui dit son mari, qui ne connut que trop, au langage de sa femme, ce qui s'étoit passé entr'elle et son voisin.

Mais il n'étoit pas juste aussi que les rieurs ne fussent que d'un côté. La femme de celui qui n'avoit pas encore parlé, paroissant toute honteuse, donnoit assez à connoître qu'elle n'étoit pas plus nette que sa voisine. — Enfin, dit ce mari, qui parut plus raisonnable, ce qui est fait est fait, et tous les hommes ne le sçau-roient empêcher. Nous sommes à deux de jeu ;

nous avons fait, comme on dit, troc de gentil-homme sans nous demander de retour; laissons passer doucement la chose : la volonté fait tout dans ces affaires; c'est un pur effet du hasard, nous sommes assurés de la chasteté de nos femmes, plaignons-les, et les consolons au lieu de les porter au désespoir. Que sçavons-nous si Dieu s'est voulu servir de ce moyen, pour nous donner un enfant à l'un et à l'autre, et si cela arrive, qu'y a-t-il à faire qu'à compter de cette nuit? Et si nos femmes sont enceintes, quand leur fruit sera mûr, et que le terme d'accoucher sera venu, chacun prendra ce qui lui appartiendra; et ces enfans ne seront pas moins à nous que si nous les avions eus de nos propres femmes. Il y en eut une qui voulut répliquer, et qui dit que cela leur seroit bien fâcheux qu'on leur arrachât un enfant qu'elles auroient nourri et porté neuf mois dans leur sein, et qu'on leur en donnât un autre, où elles n'auroient aucune part. On leur ferma la bouche, en leur disant que c'étoit pour les punir de la bévüe qu'elles avoient faite en changeant de lit; qu'il falloit que la chose allât ainsi, que l'enfant qu'on leur donneroit seroit celui de leur mari; et que puisque les hommes regardoient souvent comme leurs des enfans qui n'appartenoient qu'à leurs femmes, elles pouvoient bien une fois en recevoir un de la main de leur mari; et qu'enfin elles auroient un avantage que les hommes n'avoient pas; c'est

qu'elles pourroient toujours distinguer leur propre enfant, de celui qu'on leur supposoit, et leur donner leur bien si elles le jugeoient à propos.

Un jugement si sage apaisa d'abord le tumulte; tout le monde se tut, chacun fut content, et au bout de neuf mois ces deux femmes accouchèrent chacune d'un garçon, qui donna bien de la joye à ces deux familles.

Cette affaire ne put pas être si secrète, qu'elle ne vînt à la connoissance du monde, et le roi qui en avoit ouï parler trouvoit cela si plaisant, qu'il souhaita plus d'une fois de tromper ainsi la comtesse, puisqu'il n'en pouvoit pas jouir autrement. Il communiqua son dessein au duc de la Feuillade. Le duc lui dit que cela étoit fort bien imaginé, et qu'il ne falloit que songer aux moyens de l'exécuter.

— Tout ce que j'y trouve, Sire, de fâcheux pour vous, c'est d'être obligé de faire le rôle du mari pour jouir d'une maîtresse; et comme vous avez, sans doute, toutes les délicatesses des amans, vous ne goûterez qu'imparfaitement un plaisir qui ne s'adressera point à vous, et qu'elle croira donner à son mari. — Je sçais tout cela, dit le roi, mais il n'importe; il faut tirer de l'amour tout ce qu'on peut; j'ai déjà le cœur de cette fière comtesse, et elle ne veut pas m'accorder le reste; mais si je le puis avoir une fois, j'aurai tout ce qu'un amant peut souhaiter; et enfin elle pourra m'accorder de son

bon gré, ce que j'aurai une fois obtenu par cette ruse. Il n'est donc question que d'exécuter un dessein qui peut seul me rendre heureux.

Cet habile confident dit au roi qu'il alloit y travailler de ce pas, qu'il sçavoit que le comte, comme la plupart des gens de qualité, couchoit dans un lit séparé de celui de sa femme, d'où il l'alloit trouver quand il lui en prenoit envie. Il lui dit encore qu'il croyoit, à force d'argent, gagner celui qui gardoit la porte de la chambre, et l'obliger à se défaire adroitement des autres domestiques, et introduire le roi vers les onze heures du soir à la chambre du comte de L. . . . qui est joignant celle de sa femme. Et pour ce qui est du comte, dont la présence étoit le plus grand obstacle, il l'engageroit à une partie de jeu, où ils passeroient une bonne partie de la nuit. Le roi fut ravi de l'expédient que le duc lui proposoit, et il lui sembloit déjà qu'il étoit entre deux draps avec sa chère comtesse. Il lui commanda d'aller travailler promptement à ce dessein, et de venir aussitôt lui rendre réponse.

Dès que le roi eut congédié le duc, il entra dans la chambre de la reine, où il trouva sa chère comtesse, et plusieurs autres dames de la première qualité. Il ne l'avoit pas vue il y avoit quelques jours, et il fut bien aise de voir qu'elle reprenoit son premier embonpoint. Son mal dont on craignoit de fâcheuses suites étoit tout à fait guéri, et il ne lui avoit laissé

qu'une certaine langueur dans ses yeux et sur son visage, qui la rendoit plus aimable; et surtout au roi, qui n'y voyoit plus, ce lui sembloit, cette même sévérité qu'il avoit toujours si fort redoutée. — A ce que je vois, Madame, lui dit le roi tout bas, nous sommes tombés malades en même temps, et je sens qu'à mesure que vous guérissez, ma santé reprend de nouvelles forces. — Si cela étoit comme vous le dites, je prendrois encore plus de soin de ma santé que je ne fais, répliqua cette comtesse. — Si ma santé vous étoit chère, lui dit ce prince, en tournant sa tête vers la fenêtre, afin qu'elle en fît autant, et qu'ils pussent parler sans être entendus, vous me traiteriez un peu plus doucement. — Eh! comment voudriez-vous qu'on vous traitât? dit-elle. — Comme on doit traiter un homme qu'on dit vouloir conserver, et que vos rigueurs font mourir, lui dit le roi. — Quand on fait ce qu'on peut, ajouta-t-elle, on n'en doit pas demander davantage. — Que le comte est heureux, dit alors le roi, puisque vous pouvez faire pour lui ce que vous ne sauriez faire pour moi. — C'est un bonheur, Sire, lui dit-elle, que vous ne voudriez pas acquérir à ce prix-là. — Non-seulement à ce prix si je le pouvois, lui dit ce prince passionné, mais au péril de mille vies. — Eh bien, lui dit-elle, puisque cela ne se peut pas, il n'y faut plus penser, et vous consoler vous et moi.

Après cela, elle se tourna du côté de la com-

pagnie, et le roi trouva ces dernières paroles si obligeantes, qu'elles le rendirent content tout le reste du jour.

Le roi sortit quelque temps après, et il rencontra bientôt le duc de la Feuillade, qui alloit trouver sa Majesté pour lui rendre compte de sa commission. Il lui dit d'abord que les choses alloient comme il auroit pu le souhaiter ; qu'il s'étoit assuré de ce domestique, que personne ne paroîtroit que lui dans le temps qu'il lui avoit marqué, et que le roi pouvoit venir *incognito*, entrer dans la chambre du comte, et quand il le trouveroit à propos, dans celle de la comtesse. Que pour le comte, ils devoient souper ensemble chez le prince de Marcillac, et qu'ils avoient fait une partie de jeu, où il y auroit aussi plusieurs dames. Et comme je lui ai demandé si la comtesse son épouse en seroit, il m'a répondu que non ; que depuis sa maladie elle n'aimoit point à veiller ; mais se couchoit toujours à dix heures. — Cela va le mieux du monde, dit le roi ; pour moi, je vais dire qu'on me laisse seul, et je me déguiserai si bien, quand il sera nuit, que je sortirai sans qu'on s'en aperçoive. Il n'y a que cent pas à faire pour être à l'appartement de la comtesse.

Toutes choses étant ainsi disposées, le roi se prépara à cette grande expédition. Il comptoit les heures et les minutes, et jamais jour ne lui parut si long. Enfin la nuit vint, cette nuit tant désirée, et qui est si favorable aux amans.

Quand les onze heures sonnèrent, ce qui étoit l'heure du signal, il sortit de son cabinet en robe de chambre avec un simple gentilhomme qui l'accompagnoit. Dès qu'il fut à la porte de l'appartement du comte, il dit à ce gentilhomme de l'attendre , et de ne dire à personne où il étoit, sous peine de la vie. Les courtisans étoient assez accoutumés à voir faire au roi de semblables équipées, qui marche en cela sur les traces de son ayeul, Henri le Grand.

Le roi ne paroît pas plutôt qu'il rencontre un homme qui, sans lui dire qui va là, le fait entrer dans la chambre du comte, comme si c'eût été son maître ; et sans s'informer d'autre chose, ferme la porte après lui. Le roi ne fut pas plutôt entré qu'il se reposa sur le lit du comte, et on auroit dit qu'il vouloit imiter en toutes choses le mari de la comtesse. Il est vrai qu'il ne s'amusa pas à dormir; mais il attendoit que le lièvre le fit afin de tirer à coup sûr, et qu'il pût le prendre au gîte. Quand il jugea que la comtesse pouvoit être endormie , il s'approcha tout doucement de son lit, et laissant sa robe de chambre, il se glissa dans les draps du lit de sa maîtresse, sans qu'elle en sentît rien.

Cet heureux amant voyant qu'il avoit si bien réussi jusque-là, commença de prendre avec la comtesse toutes les privautés que prenoit le comte , dont il représentoit le personnage. Il voulut faire en tout le mari ; mais peut-être qu'il le voulut faire trop bien , comme dit La

Fontaine sur un sujet semblable. Il n'eut pas plutôt pris sa place, qu'il reconnut d'abord que ce que la Montespan lui avoit dit de ces ulcères prétendus, n'étoit qu'une calomnie ; il trouva un corps net et uni comme le cristal, et une peau la plus douce et la plus fine qu'il eût encore touchée.

Après avoir reconnu tous les endroits de la place, et sentant que la comtesse étoit éveillée par le chatouillement que venoit de lui causer ce prétendu mari, il se mit en état de pousser l'affaire jusques au bout. La comtesse se tourna un peu de son côté, et comme on ne s'amuse pas à parler dans ces occasions, et qu'il ne lui seroit jamais venu en pensée, qu'autre que le comte la fût venu trouver dans son lit, elle ne rejeta point du tout ses premières caresses ; mais les recevant comme un doux fruit de leur mariage, elle y alloit répondre de son côté comme une bonne et fidèle épouse ; mais il arriva une chose qui troubla les plaisirs qu'ils se préparoient de goûter. Comme elle avança un de ses bras pour embrasser celui qu'elle avoit pris jusques-là pour son mari, elle rencontra à l'endroit de ses reins une grosse verrue qu'elle n'avoit jamais trouvée sur le corps du comte, quoique sa main se fût promenée mille fois en cet endroit. Cela la surprit un peu, non pas qu'elle crût qu'un autre homme fût venu occuper sa place : mais cette nouvelle verrue lui fit rompre un silence qu'elle avoit gardé

jusques alors. — D'où vient, Monsieur le comte, dit-elle, que vous avez là cette verrue que je n'avois pas remarquée? Parlez, dit-elle, vous ne me répondez point? Ce silence parut suspect à la comtesse, et voyant qu'on ne lui répondoit que par des embrassemens, elle fit un grand effort pour se débarrasser de celui qui la tenoit; et comme il la venoit rejoindre: Si tu ne me laisses, dit-elle, qui que tu sois, je t'arracherai les yeux, et je ferai venir mes gens. Et en disant cela, elle lui donna un coup d'ongle entre l'œil droit et la tempe, dont le roi porta les marques qui parurent durant quelques jours, et dont peu de gens sçavoient la cause.

Quand il vit que la comtesse alloit faire du bruit et appeler du monde, il crut que le plus sûr étoit pour lui de se retirer et de sortir comme il étoit entré. Le même homme qui lui avoit ouvert la porte en entrant, la lui ouvrit quand il vit qu'il vouloit sortir; et il trouva son gentilhomme qui l'attendoit, et qui l'accompagna jusques à l'entrée de la chambre de la reine, que le roi fut trouver au lit, et qui profita sans doute de ce que ce prince avoit destiné à la comtesse.

Cette dernière ne dormit guère le reste de la nuit. Elle étoit en peine comment elle devoit se gouverner en cette rencontre. Elle ne douta point que ce ne fût le roi qui l'étoit venu trouver au lit, qui n'ayant pu jusqu'alors satisfaire son amour, s'étoit servi de ce dernier strata-

gême. Son premier dessein fut d'abord d'appeler ses domestiques, de leur dire qu'un homme étoit entré dans sa chambre, et qu'elle vouloit sçavoir absolument qui l'y avoit introduit, la chose n'ayant pu se faire sans leur participation, et que dès que le coupable lui seroit connu, elle en vouloit faire un exemple.

Un peu après elle considéra l'éclat que cela feroit, les conséquences malignes que quelques-uns en pourroient tirer, pour ternir sa réputation, le chagrin, et peut-être les soupçons qu'une affaire si délicate causeroit à son mari, et l'affront que le roi lui-même en alloit recevoir quand la chose seroit divulguée. Enfin, plusieurs autres considérations de cette nature, la déterminèrent à laisser passer la chose, sans en parler à personne.

Cette prudente dame sçavoit encore que la réputation de celles de son sexe est extrêmement délicate; que le plus sûr pour elles est de conserver leur honneur, et de se défendre contre tous ceux qui l'attaquent sans en faire tant de bruit; que l'éclat est ce qui les perd dans l'esprit des gens, lors même qu'elles sont les plus innocentes, et qu'enfin n'ayant rien à se reprocher, elle ne craignoit les reproches de personne, puisque celui qui l'étoit allé trouver au lit s'en étoit retourné comme il étoit venu, et que ceux qui lui avoient prêté la main, avoient pu juger, par son prompt retour, et par le bruit qu'elle avoit fait, du peu de succès

qu'avoit eu son entreprise. La comtesse donc satisfaite de s'être bien défendue, ne voulut point prôner sa victoire.

Qui sçait encore si l'amour ne se mêla pas là-dedans, et si la tendresse qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'avoir pour le roi, ne l'empêcha pas aussi de publier une chose dont elle pourroit se repentir un jour, n'étant pas assurée si elle n'auroit pas enfin pour ce prince des sentimens plus humains; et quoiqu'elle n'appuyât pas beaucoup sur cette dernière considération, il est certain qu'elle y entra.

Le roi après cette honteuse retraite perdit entièrement l'espérance de gagner jamais une telle dame; il résolut même de n'y penser plus; mais il ne sçavoit pas bien lui-même s'il seroit capable de tenir sa résolution. L'image de tant de beautés qui étoient répandues sur le corps de la comtesse, et dont ses yeux et ses mains avoient été les témoins, lui revenoit toujours dans l'esprit. Il ne put s'empêcher de convoiter une chair si ferme, et une peau si blanche et si délicate. — Je vois bien, ajouta-t-il en lui-même, que la Montespan craignoit la touche d'un bijou si précieux, qu'elle vouloit me faire passer pour une happelourde; mais je n'ai que trop vu l'effet de sa jalousie, qui vouloit me dégoûter de la plus charmante beauté qui soit dans l'univers. Oui, je n'ai que trop vu que la comtesse a le plus beau corps du monde; et il vaudroit bien mieux pour mon repos avoir

ajouté foi au discours de la Montespan, me dégoûter de cette dame, et n'y penser jamais. Mais mon malheur a voulu que j'aye vu et que j'aye touché moi-même des beautés qui m'ont charmé, et dont je n'ai pu jouir.

C'est ainsi que le grand Alcandre entretenoit ses pensées. Après avoir demeuré tout le reste de la nuit au lit de la reine, il s'en retourna dans le sien, selon la coutume, qui étoit à la chambre prochaine. L'heure de se lever étant venue, ceux que leur devoir appelloit auprès du roi, ne manquèrent pas de s'y rendre, et particulièrement le duc de la Feuillade, qui s'y trouva des premiers. Dès que le roi eut paru en robe de chambre, on remarqua d'abord cette petite égratignure qu'il avoit au visage. Les courtisans se regardèrent tous, comme pour se demander les uns aux autres la cause de ce qu'ils voyoient; mais personne n'osa en parler au roi. Ce monarque qui connut d'abord le sujet de leur étonnement, et qui avoit assez près de lui le duc de la Feuillade, lui dit à l'oreille : *la Belle a été cruelle*. Ce mot fut entendu de quelques-uns des courtisans, et il fut sçu à la cour et jusques dans les provinces; mais personne ne devina quelle étoit cette cruelle qui avoit ainsi traité le roi, et qui lui faisoit porter des marques de sa rigueur. Il n'y eut que le duc de la Feuillade qui comprit d'abord ce que c'étoit.

Après que ce prince fut habillé, il témoigna

qu'il vouloit être seul une demi-heure, et il ne retint auprès de lui que le duc de la Feuillade. — Eh bien, lui dit le grand Alcandre, tu vois que je porte des marques de mon dernier combat. — A la bonne heure, Sire, lui dit le duc, pourvu que vous ayez remporté la victoire; vous sçavez que l'Amour aussi bien que Mars aime quelquefois à se baigner dans le sang. — Je t'assure pourtant, dit le roi, que ce n'est pas à l'Amour que je dois me plaindre de celui qu'on m'a fait répandre, et dont je porte les marques. C'est bien plutôt le Dieu de la guerre qui a fait tout ce fracas; et celle qu'on m'a faite cette nuit n'étoit pas un jeu d'amour. — Mais quoi, Sire, lui dit le duc, n'alliez-vous pas comme ami vous présenter devant cette place? D'où vient qu'on vous a traité comme un ennemi? Vous alliez trouver cette femme non pas comme amant, mais comme mari; est-ce que ses rigueurs s'étendent jusqu'à son époux? Car je ne puis comprendre que l'étant allé trouver la nuit, elle ait pu vous reconnoître, ni vous prendre pour un autre que pour le comte.

— Il faut donc te dire ce qui en est, repartit le roi; et alors il lui raconta comment il étoit entré dans la chambre de la comtesse, de quelle manière il s'étoit glissé dans son lit, pendant qu'elle dormoit; comment après s'être éveillée, elle avoit souffert quelques-unes de ses caresses, le prenant toujours pour son mari. Enfin, ajouta-t-il, les affaires alloient jusques-là le mieux

du monde, j'allois me rendre maître d'une place qui m'a toujours résisté, lorsqu'une maudite verrue que j'ai aux reins, sur laquelle elle porta fortuitement la main, éventra la mine, et me découvrit.

— Quoi! si peu de chose, reprit le duc, la fit entrer en soupçon? — Cela l'obligea à parler, lui dit le roi, et à me demander depuis quand j'avois cette marque sur le corps; et voyant qu'on ne lui répondoit point, elle ne douta plus qu'on ne l'eût trahie. Elle sauta promptement du lit, elle me repoussa, et elle alloit appeler ses gens. Enfin, au lieu qu'avant cela, elle étoit douce comme un mouton, après qu'elle eut touché cette fatale verrue, ce ne fut plus qu'une tigresse et une lionne, qui ne répondit à mes caresses qu'à coups de griffe, et qui m'a mis en l'état où tu me vois. De sorte que voyant qu'il n'y avoit rien à gagner que de la honte pour moi, je me retirai tout doucement.

— Il faut avouer, dit alors le duc, qu'en amour aussi bien qu'en toute autre chose, il y a de fatales conjonctures. Qu'une petite verrue qui n'est pas, peut-être, plus grosse que la tête d'une épingle, arrête et fasse échouer un dessein si bien concerté! Je ne m'étonne plus, après cela, si la rémora, qui n'est qu'un petit poisson, arrête tout à coup les plus grands vaisseaux, puisque si peu de chose s'oppose au bonheur du plus grand monarque du monde. — Mais il y a cette différence, répondit le roi, c'est que je por-

tois avec moi cette maudite rémora qui a rompu tous mes projets amoureux, et a repoussé tout à coup mon vaisseau, qui alloit entrer à pleines voiles dans le port. — Je suis bien aise, répliqua le duc, que votre Majesté soit en humeur de railler sur cette aventure, et si vous n'étiez pas mon roi, je dirois encore une plaisanterie qui m'est venue dans l'esprit sur le malheur qui vient de vous arriver.

Le roi lui permit de dire tout ce qu'il voudroit, ne cherchant qu'à dissiper son chagrin. — Je ne puis penser à la fatalité de votre aventure, dit alors le duc, qu'il ne me souviennne de ce que j'ai ouï dire autrefois d'un certain Martin, qui ayant un âne noir, voulut faire gageure qu'on n'y trouveroit pas un seul poil d'une autre couleur. Aussi étoit-il noir depuis les pieds jusques à la tête. Cependant, il y eut un homme qui se présenta pour faire cette gageure. Il offrit de payer le prix de l'âne, s'il n'y remarquoit aucun poil qui ne fût noir; et le maître de la bête s'engagea de la lui livrer, s'il trouvoit un seul poil d'une autre couleur. La chose étant ainsi arrêtée entr'eux, il se trouva que la bête avoit un poil qui étoit grisâtre, mais si menu qu'il ne paroissoit que comme un point; ce qui fut cause que son maître la perdit, et de là est venu ce proverbe: *Pour un point Martin perdit son âne*. Et vous, Sire, pour quelque chose de semblable, vous avez perdu la comtesse, qui sans cela ne pouvoit pas vous échapper.

Le roi ne fit que rire de cette plaisanterie, et dit qu'effectivement il ne s'étoit jamais aperçu de cette marque qu'il avoit sur son corps. Cependant, ajouta-t-il, c'est ce qui m'a fait perdre la bête que je tenois sans cela. Voilà la deuxième fois que j'ai failli à la prendre, et je ne vois que trop la vérité du présage que j'eus à la chasse où étoit le comte, lorsque je manquai deux fois un sanglier. La comtesse est ce sanglier que je n'ai pu blesser encore, et qui m'a mis dans l'état où tu me vois. Pour moi je crois, ajouta-t-il, que cette femme n'est pas faite comme les autres, et si je ne l'avois pas bien maniée, je croirois qu'elle n'est pas de chair, mais de quelqu'autre matière.

— Vous verrez, Sire, qu'elle ne sera pas toujours insensible, lui dit le duc ; assurez-vous que vos coups ne seront pas perdus, ils feront leur effet tôt ou tard. Sçavez-vous, ajouta-t-il, que la main d'un amant qui manie le corps de sa maîtresse, a un certain charme secret qui réveille en elle de certaines idées dont elle ne peut se défendre ? Qu'elle fasse la farouche tant qu'elle voudra : cela lui revient de temps en temps dans l'esprit ; son imagination en est doucement chatouillée, et l'on peut dire que c'est un germe qui doit produire un fruit auquel l'amant ne s'attend pas. Enfin, l'attouchement d'un homme amoureux envers une femme qu'il aime, est comme celle d'un chien enragé, dont la seule écume produit la rage, quoique

cela n'arrive que plusieurs années après. Ainsi je ne doute pas que ce que la comtesse a déjà senti de votre part, et lorsque vous la trouvâtes endormie la première fois, et lorsque vous la poussâtes de si près, au vallon de la forêt de Fontainebleau, et les privautés que vous avez eues avec elle la nuit passée ; je ne doute pas, dis-je, que tout cela ne soit un secret poison dans son cœur, qui fera éclater enfin la fureur de l'amour. N'en doutez point, Sire; je sçais un peu comment les femmes sont faites. Tenez-vous seulement un peu à l'écart, faites un peu le froid avec elle, et vous verrez qu'elle regrettera peut-être l'occasion qu'elle a perdue.

Les femmes négligent ce qu'elles peuvent avoir à toute heure; mais elles font bien des pas pour retenir ce qu'elles craignent de perdre. La comtesse compte sur vous comme sur une conquête assurée, et c'est pour cela qu'elle diffère autant qu'elle peut à payer le tribut qu'on doit à l'amour. Quand vous reculerez, elle s'avancera, et faisant réflexion alors aux plaisirs imparfaits qu'elle a goûtés avec vous, et craignant de ne les retrouver plus, elle désirera que vous acheviez ce qui n'est que commencé; et peut-être même qu'elle vous en prieroit si la pudeur de son sexe ne la retenoit. Voilà, Sire, comment les femmes sont faites, et vous en sçavez plus que moi sur ces matières.

Le grand Alcandre fut ravi d'entendre raisonner le duc d'une manière qui flattoit si fort sa

passion. Il approuva son conseil, et sans affecter de fuir la comtesse, il ne témoigna plus pour elle le même empressement.

Cette belle inhumaine, ayant vu le roi à la messe, fut confirmée dans l'opinion qu'elle avoit, que c'étoit lui-même qui l'étoit venu trouver au lit. Elle prit garde d'abord aux marques qu'il en portoit sur son visage, et elle ne put voir sans quelque émotion, ces effets de sa cruauté. Son cœur sentoit dans ce moment quelque chose de plus tendre qu'à l'ordinaire; elle fut touchée de compassion pour cet amant malheureux. Et faisant réflexion à toutes les basses démarches que ce grand prince avoit faites pour elle et qui ne pouvoient partir que d'un cœur amoureux jusqu'à la folie, peu s'en fallut qu'elle n'eût quelque espèce de honte d'avoir été si sévère en son endroit, dans un temps où la cruauté parmi les femmes du beau monde étoit si peu à la mode. Elle voyoit qu'elle avoit perdu la plus belle occasion du monde pour accommoder son amour avec son devoir, en feignant de croire que celui qui avoit pris la place de son époux, étoit son époux lui-même. Mais comme cette feinte ne la mettoit pas à couvert des reproches de sa conscience, elle rejetoit cette pensée comme une dangereuse tentation, et sa vertu reprenant le dessus, elle se contenta de faire bon visage au roi, sans lui accorder rien de solide. Voilà quel étoit l'état de nos deux amans : la comtesse plus adoucie étoit ré-

solue de paroître moins sévère; et Alcandre piqué de ressentiment, se vouloit montrer plus froid et plus réservé.

Quelques jours se passèrent de cette manière, pendant lesquels le roi parut de plus belle humeur, et plus magnifique qu'à son ordinaire. Mais il vivoit avec la comtesse, comme un homme tout-à-fait guéri de sa passion, ou du moins comme un amant qui n'espère plus, qui a épuisé tous ses soins et toute sa tendresse, et qui ne cherche que les plaisirs, les jeux et les divertissemens. Cependant, bien loin de témoigner le moindre chagrin contr'elle, il lui faisoit beaucoup de civilités, mais de la nature de celles que tous les cavaliers rendent aux dames, et où il ne paroissoit pas que l'amour eût la moindre part. Pas le moindre mot, pas un seul regard qui marquât quelque tendresse; et le meilleur de tout cela, c'est qu'il n'y avoit rien de forcé ni de contraint: tout paroissoit naturel, et qui auroit vu le roi agir de cette manière avec la comtesse, ne l'auroit jamais jugé amoureux.

Elle-même s'y trompa toute la première, et elle crut effectivement que le roi ne sentoit rien pour elle, et qu'il étoit tout-à-fait guéri. Une façon d'agir si peu attendue la surprit étrangement. Si elle eût trouvé le roi chagrin, ou qu'il eût été froid avec elle, elle s'en seroit consolée; mais un procédé si civil et si peu tendre, faillit à la déconcerter. Un jour qu'elle se trouva près

de ce prince, elle voulut prendre un air radouci et plus tendre qu'à l'ordinaire. Le roi qui le vit fort bien, fit semblant de n'y prendre pas garde, et d'avoir l'esprit ailleurs, et comme elle vouloit le rengager, elle le jeta insensiblement sur des matières de galanterie, où le roi répondit toujours fort à propos, sans faire ni le doucereux ni le sévère. — Pour moi, quand j'étois en état d'avoir des amans, disoit-elle, je n'aimois pas qu'ils se rebutassent d'abord comme plusieurs que je connois. — Vous aviez raison, Madame, lui dit le roi, d'être dans ce sentiment, et je trouve que ce n'est guère aimer, si l'on n'essuye toutes les rigueurs d'une maîtresse. — Il n'est pas juste pourtant, ajoutoit-elle, qu'une maîtresse abuse de son pouvoir, et exerce une autorité tyrannique sur ses amans. — Pourquoi non, Madame, répondit le grand Alcandre: chacun peut user de ses droits, une maîtresse ne doit rien à son amant, et c'est à lui à prendre parti ailleurs, s'il n'en est pas content.

La comtesse entendant parler le roi d'une manière si désintéressée, sur une affaire où elle avoit cru qu'il avoit tant d'intérêt, ne pouvoit cacher le dépit secret qu'elle en avoit dans le cœur. — Les dames vous sont bien obligées, dit-elle au roi, de défendre si bien leurs droits. Eh! que je m'estimerois heureuse d'avoir un tel avocat! — Comme vous n'avez aucun intérêt à ces sortes de disputes, mes soins vous seroient

fort inutiles, répondit le grand Alcandre. — On ne peut pas sçavoir ce qui peut arriver, lui dit la comtesse. — Alors on y pensera, lui dit le roi; et en disant cela, il alla joindre la Montespan, qui traversoit la galerie pour entrer dans la chambre de la reine.

Les dames, et surtout celles qui sont naturellement fières, ne connoissent jamais bien qu'elles aiment un amant, que lorsqu'elles croient l'avoir perdu. C'est ce qu'éprouva la comtesse en cette rencontre; cette fière personne qui avoit reçu les hommages d'un grand roi, sans en être fort émue, le fut beaucoup plus qu'on ne sçauroit dire, quand elle crut que cette conquête lui alloit échapper. Elle commença de sentir le plaisir qu'il y avoit d'être aimée lorsqu'elle ne l'étoit plus; car elle le croyoit ainsi, et il lui arriva comme à ceux qui ne connoissent le prix de la santé, qu'après qu'ils l'ont perdue.

Le roi qui lisoit dans le cœur de la comtesse, étoit charmé d'avoir suivi le conseil que son confident lui avoit donné, puisqu'il s'en trouvoit si bien. — Je vois bien, dit-il à ce duc quand il se trouva seul avec lui, qu'il en est de l'amour comme de la guerre, et que le plus grand coup d'un habile capitaine est de sçavoir battre son ennemi en retraite. C'est ce que je fais, cher la Feuillade, à l'endroit de la comtesse, et je vois que j'ai plus avancé mes affaires en trois jours, en tenant cette conduite, que je n'a-

vois fait pendant six mois. — Continuez seulement de cette manière, lui dit cet habile confident, faites semblant de vous retirer devant cette fière ennemie, laissez-lui gagner du terrain tant qu'elle voudra, et quand vous aurez assez reculé, donnez-lui un coup fourré.

Cela fit rire le roi, qui lui répondit d'un air content : — Je me suis si bien trouvé de tes conseils que je les veux suivre aveuglément.

La reine ayant fait ses couches, la cour s'en retourna à Versailles, et le roi résolut de faire la plus magnifique fête qu'on eût encore vue. C'étoit au commencement de mai, qui est la saison de l'année la plus belle et la plus riante, et où tout ce qu'on voit semble inviter à l'amour. Cette fête dura neuf jours, pendant lesquels le roi traita plus de six cens personnes; le bal, la comédie, la musique, les carrousels, les mascarades, rien ne fut oublié. Je ne ferai pas la description de toutes ces magnificences, qu'on peut voir ailleurs; il suffit de dire que tout cela se passa, non pas dans le château, qui auroit été trop petit, mais dans ce beau parterre qui est un assemblage de bois, de fontaines, de viviers, d'allées, de grottes, et de mille diversités, qui surprennent agréablement la vue. On avoit tendu de hautes toiles, on y avoit fait un grand nombre de bâtimens de bois, peints de diverses couleurs, et un nombre prodigieux de flambeaux de cire blanche, qui suppléoiert à plus de quatre mille bougies, rendoient les nuits

plus belles et plus charmantes que les plus beaux jours de l'année. Enfin, on peut dire que cette plaine étoit un camp magnifique où plusieurs palais enchantés parurent dans un moment.

Cette grande fête commença par divers ballets, où le roi lui-même, messieurs les princes du sang, et plusieurs autres seigneurs parurent sur les rangs. Les festins, la comédie, et tous les autres divertissemens suivoient tour à tour, et alloient augmentant. La nuit même ne les faisoit pas cesser, ou, pour mieux dire, il n'y avoit pas de nuit à cause du grand nombre de flambeaux qui éclairaient tous les endroits du bois. On peut juger si cet agréable mélange de tant de différentes personnes de l'un et de l'autre sexe, ce grand concours de monde, cette confusion du jour et de la nuit, cette liberté qu'inspirent les plaisirs champêtres, et enfin cette joye qui accompagne les grandes fêtes, et qui fait que grands et petits, hommes et femmes, se mêlent sans distinction; on peut, dis-je, juger si ces charmans désordres étoient propres pour les aventures, et pour les mystères d'amour.

Le roi qui ne songeoit qu'à se rencontrer seul avec la comtesse en quelque lieu écarté du bois, fit naître diverses occasions, dont une lui parut réussir enfin. Le troisième jour de cette fête, qui finit à l'ordinaire par un magnifique festin, le roi proposa une mascarade après le souper, où chacun tant hommes que femmes, pourroit

se masquer à sa fantaisie, se promener dans le bois ainsi déguisé, et faire cent petites malices. La chose fut ainsi exécutée ; chacun prit la figure qui lui plut le plus : les uns se travestirent en bergers et en bergères, les autres en guerriers et en amazones, d'autres en sauvages, et chacun prit la forme qui lui convenoit le mieux, ou qu'il jugea la plus propre à ses desseins. On n'a pas bien sçu quelle fut celle du grand Alcandre et de la comtesse ; mais on sçait bien que cette dernière ne put se déguiser si bien que son amant ne sçût les habits et le masque qu'elle devoit prendre. Il seroit trop long de dire tout ce qui se passa dans cette belle mascarade. Chacun y joua son rôle à la faveur de la nuit, de l'épaisseur des arbres, et du masque qu'il portoit sur le visage. Tout cela rendoit aussi les dames plus hardies, et les dispoit à être plus facilement trompées.

La Montespan ne manqua pas de se prévaloir d'une si belle occasion pour jouer à sa rivale quelque mauvais tour, et pour la perdre de réputation, si elle ne pouvoit la détruire dans le cœur du grand Alcandre. Elle sçut par le moyen d'une fille de la comtesse qu'elle avoit gagnée, de quelle manière sa maîtresse se déguiseroit, et quel masque elle devoit porter. Elle pria cette fille de lui en donner un semblable, ce qu'elle fit ; et la Montespan imita si bien la comtesse dans tous ses ajustemens, qu'il n'y a personne qui ne s'y fût trompé, car leur taille

étoit à peu près la même ; et quand il y auroit eu quelque différence , le déguisement empêchoit de la remarquer. Le dessein de cette malicieuse femme étoit de se divertir comme tous les autres, et de voir si sous ce déguisement tout-à-fait conforme à celui de sa rivale , elle pourroit tromper le roi , et découvrir ainsi le secret de leur intrigue. Mais ce qu'il y avoit de plus malin , c'est qu'elle espéroit par là décrier la comtesse , la perdre dans l'esprit de son mari , en faisant courir le bruit , sous cette fausse apparence , que sa femme avoit un commerce secret avec le roi , et qu'on les avoit trouvés ensemble la nuit de cette mascarade.

Dans cette pensée, la Montespan qui ne doutoit pas que le grand Alcandre ne se fût informé exactement de quelle manière la comtesse seroit habillée, fit tout ce qu'elle put pour joindre le roi , et pour tâcher de lui faire prendre le change. La chose ne lui fut pas difficile, parmi cette confusion de masques qui passoient et repassoient en divers endroits du bois. Comme chacun s'écartoit, les uns d'un côté, les autres d'un autre, pour faire quelque bon tour, à la manière ordinaire des masques, le hasard, ou pour mieux dire le dessein, fit en sorte que le roi se trouva seul avec la prétendue comtesse, dans un endroit assez reculé, où il y avoit un petit cabinet et de longs sièges de gazon en forme de lit de repos. Il n'y avoit dans cet endroit que quelques bougies, dont le vent en

éteignit quelques-unes, et celles qui restoient le furent par quelque masque qui vouloit favoriser ces deux amans, et peut-être par le grand Alcandre lui-même. Quoiqu'il en soit, les voilà tous deux dans une nuit sombre, abandonnés à la garde de l'amour et sur leur bonne foi. La Montespan qui craignoit que le roi ne l'eût tout-à-fait oubliée, fut la première à parler et à lui dire : — Avouez, Sire, que vous êtes bien attrapé et que mon masque vous a trompé; vous avez cru être avec une autre, et le hasard a voulu que vous vous trouviez avec une personne qu'apparemment vous ne cherchiez pas.

Ce discours étoit assez ambigu, et on pouvoit l'appliquer à la comtesse; aussi le roi ne douta point que ce ne fût elle-même quand il vit son masque et ses habits, et quoique la voix de celle qui lui parloit, fût un peu différente de celle de la comtesse, il crut que le masque qu'elle avoit sur le visage faisoit cet effet. La prenant donc pour sa nouvelle maîtresse, il répondit à ce qu'on venoit de lui dire : — Le hasard est quelquefois plus sage que nous, et puisqu'il m'a mené jusqu'ici, je veux bien m'abandonner aveuglément à sa conduite, et si vous m'en croyez, vous en userez aussi de même; profitons de cette belle occasion, ma chère comtesse.

En disant cela, il porta un de ses bras sur le cou de sa maîtresse, la serra fort amoureusement, et lui prit quelques baisers. La Mon-

tespan, qui vit que le roi donnoit de lui-même dans le panneau, voulut se donner le plaisir d'une si agréable aventure; et pour mieux imiter la comtesse, elle fit quelque temps la difficile. Le grand Alcandre qui vouloit absolument se satisfaire, lui dit: — Madame, vous sçavez à quel point je vous aime; une si longue résistance me va porter au désespoir; votre vertu n'a que trop longtemps combattu, et j'attends aujourd'hui de vous la fin de toutes mes peines. — Eh! je croyois que vous ne pensiez plus à moi, lui dit la fausse comtesse. — Et à qui penserois-je qu'à vous? lui dit cet amant passionné; vous êtes mon cœur et ma vie; ne me faites donc plus languir; je meurs si vous n'avez pitié de moi.

La dame à qui ce discours s'adressoit rioit de tout son cœur, entendant parler ainsi le roi. — Contentez-vous, lui dit-elle, d'avoir un entretien secret avec moi. — Eh! de quoi me sert cet entretien, lui dit le grand Alcandre, qu'à me rendre plus malheureux, si je ne puis satisfaire mon amour? Encore un coup, ma chère comtesse, prenez pitié d'un amant, qui va expirer à vos pieds, si vous ne le soulagez promptement. Que je sois heureux au moins dans ce moment; après cela faites-moi tout ce qu'il vous plaira; sacrifiez-moi si vous voulez à votre ressentiment. Je me figure avec vous des plaisirs infinis, ne me les refusez pas, et s'il faut ensuite les payer de tout mon sang, pour satisfaire ce



vain honneur que vous m'opposez toujours, je suis prêt à le répandre.

La dame qui n'étoit pas une roche, et qui n'avoit pas accoutumé d'être si cruelle au grand Alcandre, l'entendant parler d'une manière si passionnée, s'imagina aussi elle-même des douceurs nouvelles, avec un amant si tendre et si éperdu d'amour. Et quoique cela ne s'adressât point à elle, mais à sa rivale, elle fut bien aise d'en profiter, et de rappeler ces doux momens qu'elle avoit passés avec le roi, la première fois qu'elle en fut aimée. Cependant pour mieux jouer le rôle de la comtesse, elle se défendit autant qu'elle put. Quand le roi vit qu'elle commençoit de se rendre, il la pria d'ôter son masque : elle lui répondit qu'elle ne sçauroit y consentir, qu'il perdrait lui-même beaucoup à cela, et que ce voile la rendoit plus hardie. Enfin, après mille petites façons qui faisoient enrager le grand Alcandre, elle se laisse pencher doucement entre ses bras, et voulant toujours contrefaire une femme qui n'a jamais connu d'autre homme que son mari, elle se défend encore, mais foiblement, et imitant les derniers abois d'une chasteté mourante, elle pousse un profond soupir et tombe à demi-pâmée dans les bras de son amant. Le grand Alcandre ne se sentant plus lui-même, et transporté d'une joye extraordinaire de se voir, après tant d'écueils et tant de naufrages, arrivé heureusement au port, se prépare à y entrer avec toute la force

et toute l'ardeur de l'amant le plus passionné; lorsque par une funeste disgrâce, il se vit arrêté tout court.

Près de goûter mille délices,
Ce triste et malheureux amant
Vit changer son contentement
En de très-rigoureux supplices.

Un trop grand excès d'amour, un transport de joye, trop de précipitation, ou peut-être une trop longue attente, l'ardeur, le désir de bien faire, la crainte d'échouer, une grande dissipation d'esprits, et je ne sçais quelle constellation maligne, qui présidoit sur son amour, troublèrent tellement le grand Alcandre, qu'il ne se connut plus lui-même, et sur le point de se voir le plus heureux de tous les amans, il tomba dans la plus cruelle disgrâce qui puisse arriver en amour. Enfin ce malheureux amant se trouva sans armes, lorsqu'il crut que sa maîtresse n'étoit plus en état de lui résister.

La fausse comtesse qui s'aperçut bien de son malheur, ne fit pas semblant de le connoître, et revenant de son feint assoupissement, elle dit au grand Alcandre: — Nous nous arrêtons ici trop longtemps; que pourra-t-on dire de nous? — Vous avez raison, madame, lui répliqua-t-il, nous ne faisons rien ici; mais on ne peut rien dire qui vous fasse tort, quand on sçauroit même ce qui s'est passé.

Comme le grand Alcandre achevoit de parler, on vit venir du monde de divers endroits, où ils se mêlèrent eux-mêmes, sans qu'on y prît garde; après cela chacun alla reposer le reste de la nuit.

Qui pourroit représenter les inquiétudes où étoit le grand Alcandre, après le malheur qui venoit de lui arriver? Il éprouva tout ce que le déplaisir, la honte et le désespoir ont de plus cruel. Faut-il, disoit-il, que ce moment favorable que j'avois tant désiré, soit le plus fatal et le plus malheureux de ma vie? Que le seul moment où celle qui m'a tant fait souffrir, se vient jeter entre mes bras, me devienne inutile par ma lâcheté? C'est un affront que je ne puis me pardonner à moi-même. Toutes mes autres disgrâces n'étoient rien en comparaison de cette dernière; être rebuté par une maîtresse, c'est un malheur assez ordinaire; mais se voir au comble de toutes les faveurs qu'on en peut jamais espérer, et ne profiter pas d'un temps si précieux, je ne vois rien qui puisse égaler un tel désastre. Puis revenant à lui-même, il disoit: C'est pourtant quelque douceur, que cette cruelle se soit enfin attendrie, et il n'a pas tenu à elle, que je n'aye été le plus heureux de tous les amans. Tentons encore la fortune, elle ne me sera pas toujours contraire: celle que j'ai pu toucher, tout foible que j'aie paru, ne sera pas peut-être insensible, quand j'aurai repris mes forces.

Dans cette pensée, il reposa quelques heures assez tranquillement, et dès que l'heure de se lever fut venue, et qu'il eut pris tout ce qu'il jugea lui être meilleur pour lui donner courage et de la force, il se rendit dans le bois. L'heure du matin fut employée à la promenade, et le grand Alcandre, qui cherchoit partout la comtesse, ne l'eut pas plutôt aperçue, que se dérobant insensiblement du reste de la compagnie sur quelque léger prétexte, il l'alla d'abord accoster. Quoique les dames qui l'accompagnoient ne soupçonnassent pas que le roi eût le moindre attachement pour elle, voyant néanmoins qu'il lui adressoit toujours la parole, et qu'il témoignoit la vouloir entretenir en particulier, elles s'écartèrent par respect et les laissèrent seuls. Le grand Alcandre continuant sa promenade avec elle, vers l'endroit du bois qui lui parut le plus favorable à son dessein, l'entretint d'abord de choses indifférentes; puis étant entrés dans une autre allée, où ils ne virent personne, ils se trouvèrent près d'une grotte, où le grand Alcandre dit à la comtesse qu'il vouloit lui faire voir quelques raretés qu'elle n'avoit peut-être pas remarquées. Comme il ne songea qu'à profiter de l'occasion, il ne s'amusa pas à parler à la comtesse de ce qui s'étoit passé le jour précédent, et moins encore à lui en faire quelques méchantes excuses; il ne vouloit pas réveiller de si fâcheuses idées, et il songeoit à se justifier auprès d'elle d'une manière plus forte

et plus convaincante, bien plus par les effets que par les paroles. Dans cette généreuse résolution, et se sentant une vigueur extraordinaire, il embrassa sa maîtresse, et sans lui donner le temps de lui demander ce qu'il vouloit faire, il alloit se saisir d'un bien qu'il avoit perdu, à ce qu'il croyoit, la nuit précédente par sa seule faute, et qu'il prétendoit être dû à son amour.

La comtesse, qui ne sçavoit rien de tout cela, repoussa la main du roi avec sa sévérité ordinaire, et lui demanda fièrement qui l'avoit rendu si hardi. Le roi qui crut qu'elle lui reprochoit sa foiblesse du jour précédent, lui dit : — Vous avez raison, madame, de vouloir sçavoir de moi qui m'a rendu si hardi, après la honteuse lâcheté où vous me vîtes tomber la nuit passée. — Je ne sçais de quoi vous me parlez, lui répliqua froidement la comtesse.

Le roi qui crut toujours qu'elle vouloit dissimuler, et qui se flattoit peut-être qu'elle le vouloit épargner, en faisant semblant de ne se souvenir plus d'une chose qui le couvroit de honte : — Je veux bien, madame, lui dit-il, que nous oublions le passé pourvu que vous me permettiez de profiter de ce moment favorable; ne vous opposez donc plus à mes désirs, je suis prêt à vous donner des marques si fortes de mon amour, qu'il ne tiendra plus qu'à vous que je ne sois le plus heureux de tous les amans. — Je vous ai dit si souvent, lui répliqua

la comtesse, que j'ai pour vous toute l'estime et toute l'affection que l'honneur me peut permettre, que vous devez, ce me semble, être content, et ne m'en demander pas davantage. — Il me semble pourtant, lui dit cet amant passionné, que la dernière fois que je vous ai vue en masque, vous m'avez fait concevoir d'autres espérances; est-ce qu'en reprenant vos habits ordinaires, vous avez repris cette cruauté qui me fait mourir? — Je vous ai déjà dit, lui répliqua la comtesse, que je ne sçais de quoi vous me parlez; mais je veux bien vous apprendre que je suis toujours la même, et que le masque peut bien déguiser mon visage, mais non pas changer mon cœur. Apparemment vous aurez pris quelqu'autre pour moi.

Le grand Alcandre qui crut qu'elle se repentoit des avances qu'elle lui avoit faites la nuit précédente, ne voulut pas la presser davantage, de peur de l'aigrir, sçachant que les femmes ne veulent jamais avouer leur défaite. Il cessa donc de lui parler d'une chose qu'elle vouloit désavouer, et il songea à faire naître une occasion semblable à celle qu'il avoit perdue, et surtout à en profiter mieux qu'il n'avoit fait.

Il ne l'eut pas plutôt quittée, qu'il forma le dessein de continuer la mascarade, dès qu'il seroit nuit, s'imaginant qu'à la faveur du masque et des ténèbres, il trouveroit sa maîtresse dans les mêmes dispositions pour lui, où il avoit cru la trouver la nuit précédente.

Je vois bien, disoit-il en soi-même, qu'un reste de pudeur ne permet pas à cette comtesse de m'accorder pendant le jour, ce qu'elle ne me refusera pas la nuit, et ce que j'aurois déjà obtenu d'elle, sans mon malheur; peut-être, ajouta-t-il, qu'elle craint un second affront, et que je tombe dans une disgrâce semblable à celle qui m'est arrivée. Mais je prendrai si bien mes mesures, qu'elle n'aura pas sujet de se plaindre de moi. Flatté de cette pensée, il donne les ordres nécessaires pour une seconde mascarade.

La plupart de ceux qui s'étoient masqués le jour précédent, changèrent d'habit et de masque, soit qu'ils voulussent plaire au roi par cette diversité, soit qu'ils eussent quelque autre dessein. La comtesse qui n'en avoit aucun, et qui ne se déguisa que parce qu'elle ne pouvoit s'en dispenser, n'y fit aucun changement, et parut avec les mêmes habits. La Montespan qui la vouloit encore imiter pour les raisons que j'ai dites, sachant le dessein de la comtesse, par cette même fille qui étoit à sa dévotion, ne changea rien non plus à son ajustement; et voulant achever ce qu'elle avoit commencé, elle résolut de s'écarter quand il seroit nuit et de se rendre dans le même endroit où le roi l'avoit trouvée le jour précédent, lorsqu'il l'avoit prise pour la comtesse; s'imaginant bien qu'il ne manqueroit pas d'y aller lui-même, dans l'espérance d'y rencontrer celle qu'il cherchoit,

et parce que c'étoit un lieu tout-à-fait propre à son dessein.

Cependant, elle fit avertir le comte par des gens qui dépendoient d'elle, de prendre garde à sa femme; qu'ils avoient remarqué la nuit passée, qu'une dame vêtue à peu près comme la comtesse, étoit entrée dans un cabinet du bois assez écarté, avec un homme qu'ils ne connoissoient point, et qu'il se pourroit bien qu'ils continuassent le même manége. Que s'il le trouvoit bon, ils feroient garde en cet endroit, et l'iroient avertir de ce qu'ils auroient vu. Le comte leur répondit qu'ils fissent comme ils voudroient, mais qu'il étoit assuré de la vertu de sa femme.

Dès que nos masques se furent mis en campagne, la Montespan, ou la fausse comtesse, se déroba de la foule, et alla toute seule dans ce petit cabinet, où elle avoit vu le roi le jour précédent. Ce prince qui venoit de voir qu'une dame habillée à peu près comme la comtesse, prenoit ce chemin écarté, ne douta point que ce ne fût elle-même. Et comme il étoit aussi en masque, il n'eut pas de peine à se tirer de la foule, et à se rendre insensiblement vers le même endroit. Il n'y fut pas plutôt, qu'il crut y voir sa chère comtesse assise sur le lit de gazon qui étoit dans ce petit cabinet, et c'étoit aussi la même personne qu'il y avoit vue la nuit précédente. Il l'aborda incontinent, et ôtant son masque, il se donna à connoître.

La dame le reçut comme elle devoit ; mais sachant déjà par expérience qu'un masque sur le visage déguise beaucoup la voix, elle pria le grand Alcandre de l'excuser si elle ne levoit pas le sien, lui disant qu'elle sçavoit bien le respect qu'elle devoit à Sa Majesté, mais qu'elle ne voudroit pas pour rien au monde être reconnue seule avec un homme dans cet endroit écarté. Le roi qui n'étoit que trop prévenu de la délicatesse de la comtesse, pour ce qui regarde l'honneur et la réputation, n'eut pas de peine à croire que la modestie et la honte étoient la seule raison qui l'empêchoit de quitter son masque. — Il n'importe, lui dit cet amant, demeurez comme vous êtes, puisque vous le trouvez bon, quoique je sois privé par là de la vue d'un objet si charmant. Je suis choqué seulement de ce terme de respect dont vous venez de vous servir ; laissons-là le respect, je vous en prie, et donnez-moi quelques preuves de votre tendresse.

En disant cela, il se mit à baiser sa gorge, puisqu'il n'en pouvoit faire autant à son visage. Elle le repoussa quelque temps, plus par ses gestes que par ses paroles, de peur de se découvrir. Enfin, après une feinte résistance, elle lui accorda tout ce qu'il voulut ; et cet amant qui crut posséder une nouvelle conquête, goûta des douceurs qu'il n'avoit point encore senties ; ce qui fait voir qu'en amour, c'est l'imagination qui fait tout. Il ne pouvoit se lasser de caresser

sa chère comtesse, et se croyant victorieux de cette fière beauté, il voulut se dédommager de tout le temps qu'il avoit perdu. — Il faut avouer, disoit ce crédule amant, qu'il n'est rien de si doux qu'un bonheur qui a coûté tant de soupirs et tant de peines. Il trouvoit en sa maîtresse mille nouveaux charmes; et cependant c'étoit cette même Montespan dont il avoit joui tant de fois, dont il commençoit même de se dégoûter, et qui lui donnoit pourtant mille nouveaux plaisirs sous cette nouvelle forme. Cette feinte comtesse profita, comme elle devoit, de l'ardeur excessive où étoit le roi, et quoique cela ne s'adressât point directement à elle, elle le recevoit à bon compte; et si la jalousie ne s'y fût mêlée, elle n'auroit jamais été si satisfaite de l'amour du grand Alcandre. Au fond, elle étoit jalouse d'elle-même; car la comtesse n'étoit là qu'un fantôme; elle n'y étoit qu'en idée, et les plaisirs qu'elle goûtoit avec le roi étoient tout-à-fait réels.

Aussi voulant y répondre de son côté, elle l'embrassoit avec beaucoup de tendresse, et lui faisoit entendre par ses regards, plutôt que par ses paroles, qu'elle étoit aussi contente que son amant.

Après ces félicitations muettes qu'ils se faisoient l'un à l'autre de leur commun bonheur, il fallut se séparer; un bruit importun que ces deux amans entendirent, troubla cette petite fête. La dame qui ne vouloit pas être décou-

verte, sortit promptement de ce cabinet, et traversant l'allée qui la joignoit, vint par un autre chemin se joindre à la compagnie. Elle ne sortit pas pourtant si secrètement que le comte de L. mari de la comtesse, ne s'en aperçût. Il alloit avec la comtesse sa femme vers ce même endroit, d'où on lui avoit dit qu'une femme qui ressembloit à la sienne étoit sortie assez en désordre la nuit précédente, ayant un homme avec elle. Il vit en effet que celle qui venoit de sortir de ce cabinet de verdure avoit le port et la taille de la comtesse, et portoit des habits tout-à-fait semblables. Cette vue le frappa d'abord, non pas qu'il eût aucun soupçon de sa femme, qui ne l'avoit point quitté; mais il crut qu'il y avoit quelque chose de mystérieux dans cette ressemblance, et tirant dans ce moment sa femme à l'écart, il lui fit part de ce qu'il venoit de voir et de l'avis qu'on lui avoit donné quelques heures auparavant.

Ils ne sçavoient l'un et l'autre que penser de tout cela; mais cette conformité d'habillement leur fit soupçonner quelque malice. Alors la comtesse se ressouvenant du discours que le roi lui avoit tenu le matin, ne douta point que ce prince n'eût été dupé, et qu'il n'eût pris pour elle une autre qui lui avoit été plus favorable, comme elle en pouvoit juger par les discours que le roi lui avoit tenus. Ce qu'elle trouvoit de fâcheux pour elle, c'est qu'elle voyoit que par une noire malice, on vouloit commettre sa

réputation dans le temps qu'on trompoit le roi, et qu'on abusoit de sa ressemblance pour la faire passer pour ce qu'elle n'étoit pas. Voilà ce que la comtesse pensa de cette aventure; mais il étoit de sa prudence de n'en rien dire à son mari, ne jugeant pas que cela fût nécessaire. Elle lui dit seulement qu'il falloit tâcher de découvrir ce mystère. — Si nous sçavions, dit-elle, quel est l'homme qui étoit avec cette femme, nous pourrions peut-être avoir un plus grand éclaircissement. — Je ne sçais que vous en dire, repartit le comte; mais si j'ose vous dire ma pensée, je crois que c'est le roi; j'ai remarqué tantôt qu'il s'est écarté, et il alloit, ce me semble, vers l'endroit d'où j'ai vu sortir cette femme, et je ne l'ai pas vu depuis.

Le comte n'eut pas plutôt achevé de dire ces dernières paroles, que le roi, qu'on ne pouvoit méconnoître, parut, venant de ce même endroit, ce qui acheva de les confirmer dans la pensée du comte.

Si ce dernier fut surpris quand il vit sortir de ce cabinet une femme qui ressembloit si fort à la sienne, le grand Alcandre ne le fut pas moins, quand il vit sa chère comtesse tête-à-tête avec un homme. — Je ne me trompe pas, disoit-il, c'est elle-même, c'est celle qui vient de me quitter: ce sont les mêmes habits.

Il avoit raison en effet de la prendre pour la comtesse; mais il se trompa quand il crut que c'étoit celle qui venoit de lui donner tant de

plaisir dans ce petit cabinet. Elle étoit bien loin de là ; car la Montespan, de peur d'être découverte, alla incontinent changer d'habit et de masque. Croyant donc que c'étoit la même personne, il sentit d'abord quelques mouvemens de jalousie ; mais cette passion fit bientôt place à une autre.

Le comte et la comtesse s'étant donnés à connoître au grand Alcandre, ce prince fut tout remis de voir que c'étoit le mari de la comtesse, qu'il regarda d'abord comme un rempart à ce qu'il craignoit, et à l'aventure secrète qu'il croyoit avoir eue avec sa femme. Dans cette pensée, il se mit en humeur de railler, et il dit agréablement au comte et à la comtesse, qu'apparemment ils ne s'étoient pas déguisés pour chercher quelque bonne fortune, puisqu'il les voyoit ensemble. — Il est vrai, répondit le comte, que ma femme n'a jamais voulu me quitter ; je ne sçais si elle a cru que j'eusse quelque dessein amoureux qu'elle ait voulu empêcher ; mais si de son côté elle avoit eu quelque intrigue, elle pouvoit bien cacher son jeu ; car je viens de voir passer une femme vêtue et masquée comme elle, et je suis bien sûr que je m'y serois trompé, si je ne l'avois eue près de moi.

On ne sçauroit exprimer la surprise et la confusion du grand Alcandre, à l'ouïe de ces paroles ; elles furent comme un coup de foudre qui accablèrent tout d'un coup ce pauvre amant ; et le masque qu'il avoit sur le visage lui rendit

alors un bon office pour cacher le désordre où il étoit. Revenant pourtant un peu après de sa première surprise, et ne pouvant pas croire qu'il eût été trompé si grossièrement, il crut que le comte se pouvoit tromper lui-même, et que celle qu'il avoit près de lui n'étoit point sa femme; il lui tint quelques discours pour s'en éclaircir, et comme elle ôta tout-à-fait son masque, il ne vit que trop son malheur, et la pièce qu'on lui avoit jouée. Il tâcha pourtant de dissimuler son déplaisir, ou plutôt mille passions différentes qui l'agitoient; et ayant dit au comte qu'il se vouloit donner le plaisir de voir ce masque qui ressembloit si fort à sa femme, et essayer s'il s'y tromperoit, d'abord l'ordre fut donné de les faire venir tous, et de les faire passer en revue devant Sa Majesté. Mais la fausse comtesse ne parut plus sous le même habit, et toute la recherche du roi fut inutile.

Il n'osa pas en faire du bruit de peur de nuire à la réputation de la comtesse, et de s'exposer lui-même à la raillerie secrète de la cour; il se contenta de dire qu'il auroit été bien aise de satisfaire sa curiosité là-dessus, mais que puisque la personne qui avoit emprunté la forme de la comtesse, n'osoit pas paroître devant elle, il n'en falloit pas parler davantage.

Après cela tout le monde se retira pour aller prendre quelque repos. Il est facile de juger

que le roi n'en prit guère de toute la nuit. Il étoit en peine de découvrir ce fantôme qui l'avoit trompé, et qui sous la vaine apparence de celle qui le faisoit mourir d'amour, l'avoit fait jouir d'un bonheur imaginaire. Mais son plus grand chagrin étoit de ne posséder pas la comtesse, comme il avoit cru, et d'être toujours à recommencer avec elle.

Quoi ! dans le temps que je me croyois le plus heureux de tous les amans, disoit-il en lui-même, je me trouve plus malheureux que jamais, et je me laisse duper de la manière du monde la plus honteuse ! Mais duper par une femme, moi qui les ai tant pratiquées ! Puis se fâchant contre soi-même. C'est moi, disoit-il, c'est moi qui ai été ma propre dupe, en donnant si aisément dans un panneau, qui flattoit ma passion pour la comtesse. Si je pouvois au moins jouir de mon erreur, et être heureux en idée ! Mais tout conspire ma perte ; et lorsque je me flatte d'avoir eu entre mes bras la plus charmante beauté du monde, on me détrompe de la manière la plus cruelle ! Fut-il jamais un amant plus malheureux ? L'amour m'offre les plus belles occasions qu'un amant pourroit souhaiter pour jouir de sa maîtresse ; elles échouent toutes, ou par son adresse, ou par mon malheur ; et lorsque je crois la tenir entre mes bras, je n'embrasse qu'un fantôme ! Au moins, ajouta-t-il, si je n'avois été trompé qu'une seule fois, j'aurois quelque consolation ! A la

bonne heure que je n'eusse point encore joui de la comtesse , pourvu que ce fût celle que je trouvai si favorable le jour de la première mascarade, lorsque je fis paroître tant de foiblesse. Mais pour mon malheur, elle n'a aucune part, ni dans l'une, ni dans l'autre aventure. Ses rigueurs et sa fierté ordinaire ne me l'ont que trop appris, et si j'ai eu quelques petites libertés auprès d'elle, ce n'est pas de son consentement : c'est la force, c'est la supercherie, c'est la forme trompeuse d'un mari qui me les a fait obtenir. De sorte que le grand Alcandre fut autant ingénieux à se tourmenter, qu'il avoit été facile à se tromper lui-même et à flatter sa passion.

Pour la comtesse elle jugea bien qu'on la vouloit perdre de réputation, et elle soupçonna la Montespan du déguisement dont elle se servit pour tromper le roi, et pour la faire passer pour une coquette. Elle crut donc qu'elle ne devoit plus dissimuler à son mari la passion que le grand Alcandre avoit pour elle, et le dessein que la Montespan avoit de la perdre ; mais elle se garda bien de lui dire les mauvais pas où elle s'étoit trouvée avec le roi. Car quoiqu'elle en fût sortie à son honneur, ces sortes de choses ne sont pas bonnes à dire à un mari qui en pourroit tirer des conséquences fâcheuses. Elle se contenta de le faire ressouvenir de ce qui arriva, lorsque le roi l'avoit trouvée endormie, et de l'alarme qu'elle avoit eue, qu'il n'eût voulu attenter quelque chose contre son hon-

neur. Je m'en souviens fort bien, dit le comte et il me semble que j'entends encore ce grand cri que vous fîtes. — Et moi je me souviens fort bien, lui dit la comtesse, de toutes vos railleries que je ne trouvai point de saison; mais je vous les pardonnai, parce que vous n'y entendiez point de finesse.

Ensuite elle pria le comte son mari, de lui dire de quelle manière elle devoit se conduire dans une affaire si délicate. — Vous le sçavez mieux que moi, lui répondit le comte. — Vous avez raison, dit-elle, je sçais mon devoir, et je ne l'oublierai jamais; mais je voudrois que vous me dissiez si je dois quitter la cour sur quelque'autre prétexte, ou si je dois éviter l'entretien du roi, ou enfin de quelle manière je me dois conduire. — A moins que vous ne craigniez de succomber à la tentation, lui dit le comte en riant, je ne vois pas que vous deviez vous éloigner de la cour. — Moi, succomber? dit-elle en l'interrompant, non pas quand le roi me donneroit sa couronne. — Eh bien, madame, lui dit le comte, vous n'avez pas de plus fort rempart que votre vertu, et je ne veux pas d'autre garant de votre fidélité. Quelque passionné que soit le grand Alcandre, il se retirera de lui-même quand il n'aura rien à espérer.

Il est certain que ce prince n'étoit pas haï de la comtesse, et c'est ce qui entretenoit son amour et ses espérances. On peut dire même que cette dame, toute vertueuse qu'elle étoit,

plaignoit ce monarque de s'être engagé mal à propos dans une passion qu'elle ne pouvoit pas soulager sans blesser l'honneur qui lui étoit plus cher que la vie. Enfin, cet orgueil qui est assez naturel à toutes les belles, lui faisoit trouver quelque douceur à être aimée du plus grand roi du monde. C'étoient les seules choses qu'elle avoit à se reprocher, et qui l'avoient engagée dans de petites démarches dont le grand Alcandre croyoit tirer un jour de grands avantages. Mais il est certain qu'à cela près, elle fut toujours ferme dans son devoir, et qu'elle n'eut jamais la moindre pensée de contenter une passion criminelle, comme étoit celle du roi.

Cependant ce grand monarque se flattoit quelquefois de vaincre cette invincible; et comme l'amour grossit les objets, il regardoit les moindres honnêtetés de sa maîtresse comme les arrhes d'une conquête assurée. Prévenu de cette pensée, il voulut faire un dernier effort. Il ne cherchoit que l'occasion d'un tête-à-tête avec sa maîtresse. Elle se présenta bientôt, puisqu'au lieu de l'éviter, elle-même la fit naître, dans le dessein qu'elle avoit de désabuser entièrement le roi, et de lui parler plus fortement qu'elle n'avoit fait des sentimens de son cœur.

Le lendemain de cette mascarade, elle s'alla promener avec peu de suite dans le bois de Versailles, et le roi qui la faisoit observer, n'eut pas plutôt sçu qu'elle y étoit, qu'il fit atteler

un carrosse. Dès qu'il eut joint celui de la comtesse, il lui fit dire qu'il la vouloit entretenir en particulier ; et elle, se faisant ouvrir la portière, alla au devant du roi, qui étoit déjà descendu de son carrosse pour l'aller joindre.

Après avoir marché quelques pas, ils entrèrent dans le premier cabinet qu'ils rencontrèrent, et s'étant tous deux assis, le grand Alcandre dit à la comtesse : — Je ne vois que trop, madame, par votre conduite, que vous aviez raison de me dire que je vous prenois pour une autre, lorsque j'avois cru que vous aviez pour moi des sentimens favorables ; mais si mon attente a été vaine, voulez-vous qu'elle le soit toujours ? — Je ne sçais pas, lui dit-elle, ce que vous prétendez de moi ; mais je sçais que je n'ai rien fait espérer à votre Majesté, dont elle ait lieu de se plaindre. Vous ne demandiez qu'à m'entretenir, et à me parler de je ne sçais quelle passion que vous vous êtes mise dans la tête ; je l'ai souffert, je vous ai laissé parler, peut-être plus que je ne devois ; et je ne le vois que trop aujourd'hui, puisque vous avez conçu des espérances que je n'ai jamais eu dessein de vous donner. Mais, enfin, je n'éprouve que trop ce que j'avois toujours craint, et ce que je vous avois dit à vous-même, que vous n'en demeureriez pas là. — Eh ! où en suis-je, madame, lui dit cet amant désespéré ? Quels progrès ai-je fait dans votre cœur ? — Je vous prie, lui dit-elle, ne rappelez point le passé ; et quoique je

n'aye point de crimes à me reprocher, ne me faites point rougir de mes foiblesses. — Vous appelez foiblesses, lui dit le roi, une insensibilité qui me tue? Que n'ai-je pas fait pour gagner ce cœur que vous défendez si bien, et que ne ferois-je pas encore si j'en pouvois venir à bout? — Sire, lui dit la comtesse, il ne faut pas vous tourmenter pour une chose qui ne mérite pas le moindre de vos soins; mais si telle que je suis vous pensez encore à moi, je veux bien vous parler à cœur ouvert, et vous dire, Sire, que tout puissant que vous êtes, vous ne l'êtes pas assez pour me faire commettre un crime. J'ajouterai même, que tout aimable que vous me paraissez, par mille belles qualités dont vous brillez, je n'oublierai jamais ce que je me dois. Enfin, je vous ferai cette confession que je vous ai déjà faite, que j'ai pour votre Majesté tout le respect, toute l'estime, et si je l'ose dire, toute la tendresse qu'une sujette peut avoir pour son roi; mais avec tout cela, n'attendez rien de moi qui puisse faire honte à mon sexe.

Le grand Alcandre entendant parler ainsi la comtesse, ne sçavoit plus que lui répondre. — Mais quoi! madame, lui dit-il, ne me distinguerez-vous pas de tout le reste des hommes? N'aurez-vous aucun égard à la passion d'un prince qui ne sçauroit vivre sans vous, et qui donneroit tout son royaume pour gagner un cœur comme le vôtre? — Je vous distingue si

bien, lui dit la comtesse, que je n'ai jamais souffert, ni ne souffrirai jamais de personne, ce que j'ai souffert de vous. Et je connois si bien le prix de votre affection, et les témoignages de tant de bontés que vous avez pour moi, que s'il ne falloit que ma vie, je suis prête à vous la sacrifier, pour vous marquer ma reconnoissance. Mais, grand roi, cessez d'attaquer mon honneur, qui m'est plus cher que la vie, et puisque la gloire est le grand objet de votre ambition, ne m'enviez pas cette heureuse conformité avec le plus grand monarque du monde. Laissez-moi cet honneur qui est si cher à toutes les belles âmes, que vous soutenez vous-même avec tant d'éclat, et quelquefois au péril de votre vie. Souffrez qu'il tienne toujours la première place dans mon cœur, et ne m'enviez pas le seul bien qui peut me conserver votre estime, et un bien qu'on ne retrouve plus quand on l'a perdu.

Le roi vaincu par de si beaux sentimens, répondit à la comtesse: — Vous avez des qualités qui me ravissent; c'est trop peu que de l'amour, vous méritez d'être adorée, et désormais je suis plus épris de votre vertu, que je ne le suis de vos charmes.

En disant cela, le roi la prit par la main, la remena lui-même dans son carrosse, et étant rentré dans le sien, il continua sa promenade.

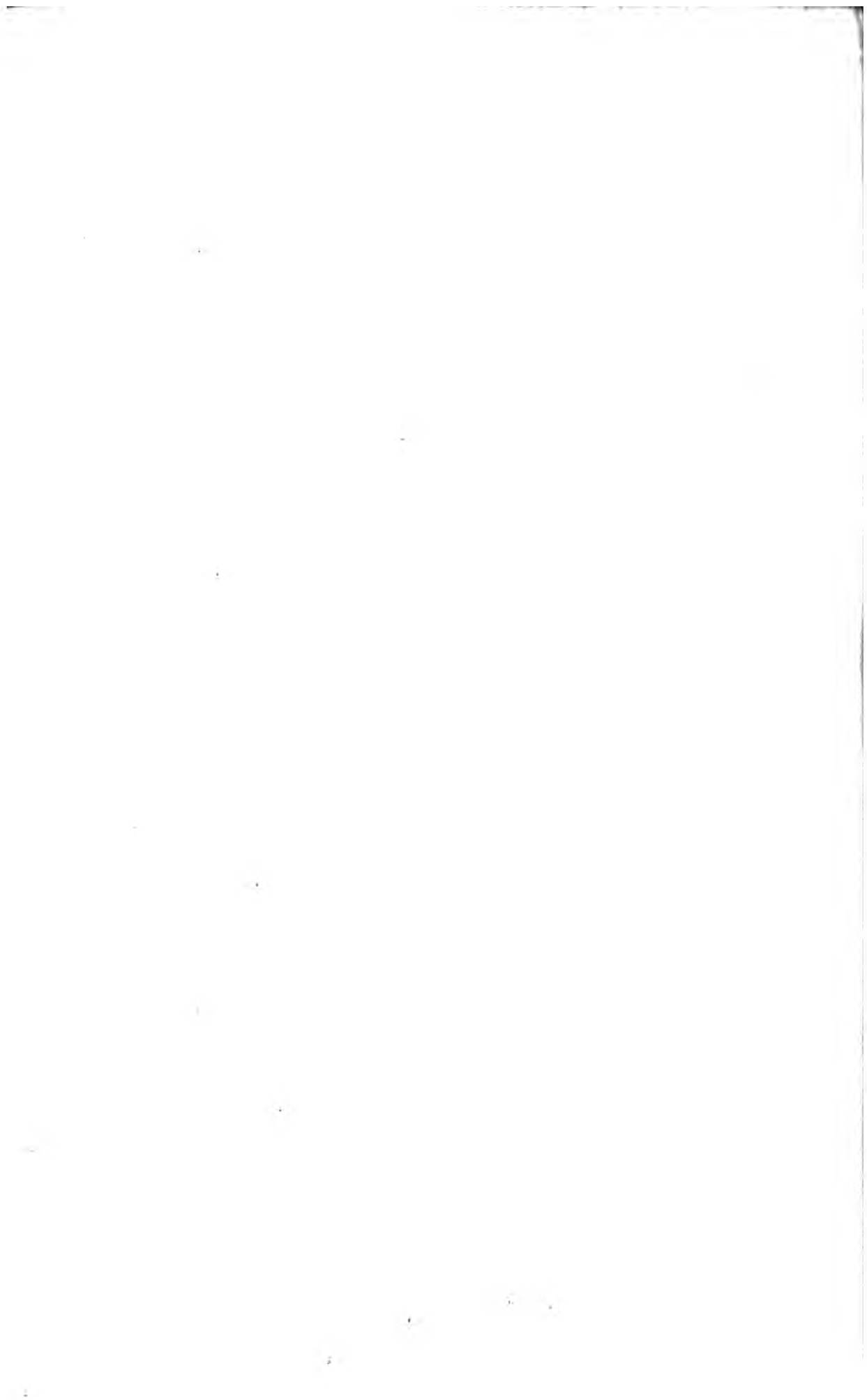
Depuis ce temps-là, il n'a plus parlé d'amour à la comtesse, et lui a donné dans toutes les

occasions des marques de son estime. Quand la Montespan le vit guéri de cette passion, elle lui apprit que c'étoit elle qui l'avoit trompé jusqu'à deux fois pendant les nuits de la mascarade. Et comme il ne pensoit plus à la comtesse, il pardonna à la Montespan cette petite malice, et ne fit que s'en divertir avec elle.

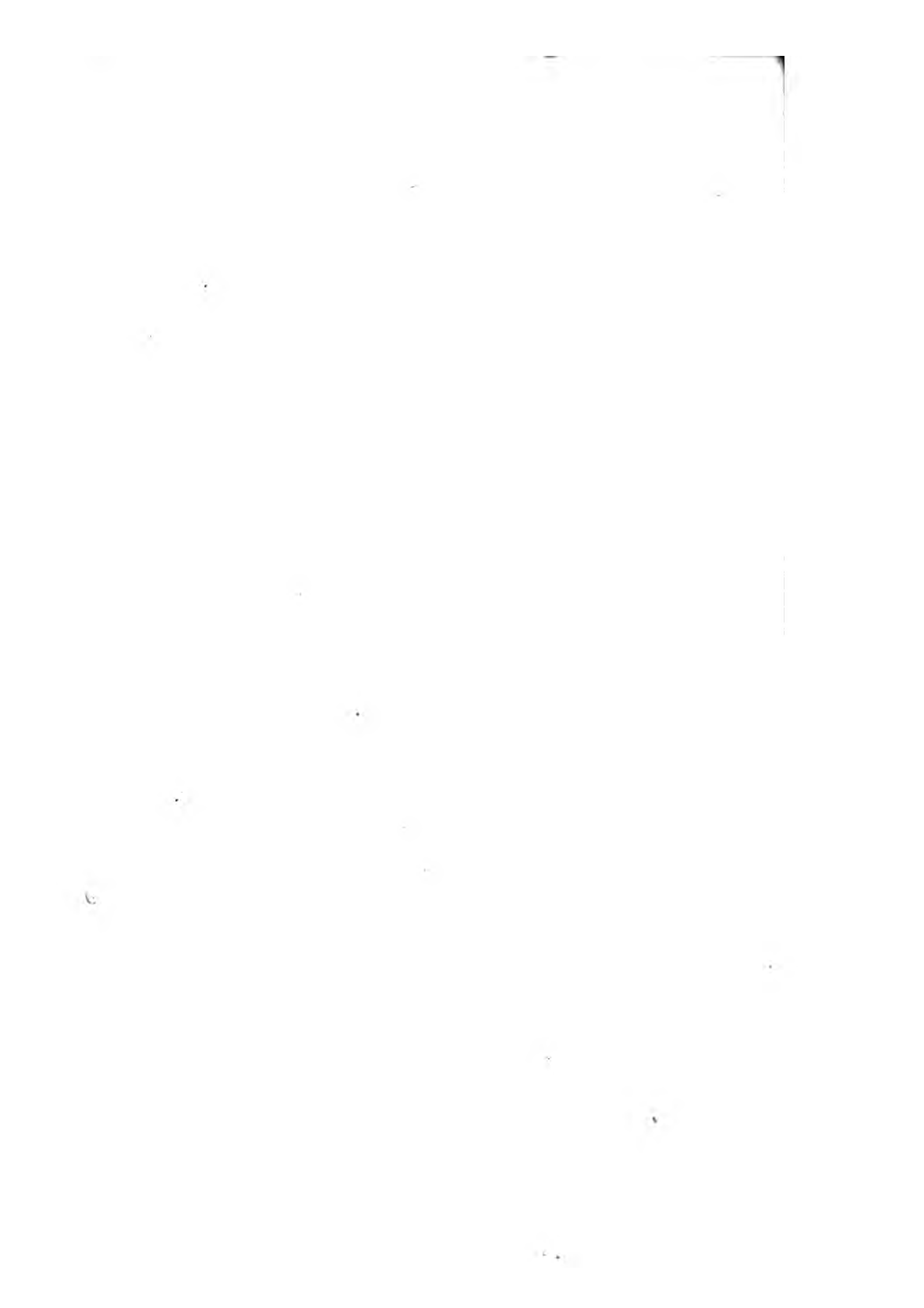
Ce prince a dit depuis à ses plus chers confidens, qu'il trouvoit que la victoire que cette dame avoit remportée sur son amour, étoit quelque chose de plus difficile que toutes les conquêtes d'Alexandre.

Il faut en effet qu'une femme ait un grand fonds de vertu, pour soutenir les assauts qui furent livrés à cette pauvre comtesse, et dont elle sortit toujours à son honneur. Elle eut à combattre la passion du roi, le doux penchant qu'elle avoit pour ce grand monarque, et tant d'occasions périlleuses où les plus chastes succomberoient, et où l'honneur a si souvent fait naufrage. De sorte que surmonter tous ces obstacles, comme fit notre héroïne, est le plus grand effort de la vertu d'une femme, et le plus beau triomphe que l'honneur ait remporté sur l'amour.

63645484











CONSTITUTIONAL
CLUB : LIBRARY.



